

PHÉNOMÈNES

SPATIAUX

C.E.P.S.



(Cliché de R.J. Villela)

L'ANSE DU FER A CHEVAL

Au premier plan, le brise-glace américain "Glacier"

(Voir l'article en page 17)

Groupement d'Étude de Phénomènes Aériens et d'Objets Spatiaux Insolites

G. E. P. A.

Prix du numéro : 7,50 F

RÉDACTION, ADMINISTRATION

G. E. P. A.

69, rue de la Tombe - Issoire
PARIS 14^e



Publication périodique

— trimestrielle —

N° 16 — 2^{eme} trimestre 1968

JUIN 1968

COMPOSITION DU BUREAU POUR 1968

Président : M. Lionel CHASSIN, Général d'Armée Aérienne.

Vices-Présidents : M. Edmond CAMPAGNAC, ancien élève de Polytechnique, ingénieur-conseil en automation et en recherche opérationnelle. — M. Raymond LUCAS, ingénieur. — M. Paul MISRAKI, alias Paul Thomas, auteur de « Les Extra-terrestres ».

Secrétaire général : M. René FOURE.

Secrétaires adjoints : M^{me} Lina CRISTI. — M. Paul JANUSZEWSKI, ingénieur-chimiste. — M. Michel TROUBLE, ingénieur-docteur.

Trésorière : M^{me} Francine FOURE.

COTISATIONS ET ABONNEMENTS

Les cotisations et abonnements sont annuels et partent du mois de janvier. Les personnes qui verseront leur cotisation ou souscriront un abonnement en cours d'année recevront le ou les numéros de « Phénomènes Spatiaux » déjà parus dans l'année. Le bulletin est servi d'office aux adhérents.

Les cotisations demandées aux membres adhérents sont les suivantes :

Membre ordinaire (France)	25 F
Membre ordinaire (Etranger)	30 F
Membre bienfaiteur (France et Etranger)	50 F

Pour la France et l'Etranger, on peut, sans adhérer au G.E.P.A., se procurer notre bulletin « Phénomènes Spatiaux » dans les conditions suivantes :

Abonnement annuel	30 F
Prix au numéro	7,50 F

Il n'est fait aucun envoi contre remboursement.

Nos correspondants nous obligeraient en nous réglant, toutes les fois qu'ils le pourront par virement postal adressé au C.C.P.

G.E.P.A. : 7914-47 PARIS

APPEL A NOS LECTEURS

Nous sollicitons vivement la collaboration de nos lecteurs pour la rédaction du bulletin, non seulement en ce qui concerne l'envoi d'informations relatives aux observations insolites, mais encore l'envoi d'articles originaux sur le sujet de notre enquête. Nos ressources étant limitées, nous ne pouvons pas promettre de publier dans notre bulletin tous les envois valables.

REUNIONS TECHNIQUES

Le G.E.P.A. organise des réunions techniques réservées aux spécialistes des disciplines scientifiques en rapport avec le problème des soucoupes volantes.

Ces réunions ont lieu au Lycée Rodin, 19, rue Corvisart, Paris (13^e), dans la Salle des Actes, mise très obligamment à notre disposition par l'un de nos adhérents, M. Véber, Proviseur du Lycée.

Le nombre des places étant limité, les personnes désireuses de participer activement à ces réunions sont priées d'en informer le Secrétaire Général du G.E.P.A. :

69, rue de la Tombé-Issore
PARIS (14^e)

REUNIONS PUBLIQUES

Au Musée Social, 5, rue Las-Cases, Paris-7^e (Métro : Solférino), les vendredis 18 octobre, 22 novembre et 13 décembre 1968, à 20 h 30.

SOMMAIRE

Editorial	1
Un article de la « Pravda »	2
Le Pr Mac Donald répond à Philip Klass	5
A propos de « Une note sur Guillaume d'Occam » d'Aimé Michel, par René Fouéré	7
La neige d'octobre, par Jean Senelier, ingénieur ..	8
De la plongée au « naufrage », par René Fouéré ..	13
Baie de l'Amirauté, 16 mars 1961 — une observation de M. Rubens Junqueira Villela	17
Les croix volantes	23
Arèches, 1er août 1947	26
Rencontre « diabolique » sur le plateau de Cussac, par Joël Mesnard et Claude Pavy	27
Nouvelles observations à Evillers	32
Nouvelles d'Argentine	33
Publications signalées	34

EDITORIAL

Après ce que nous en avions dit dans notre dernier éditorial, l'état de santé de notre Président s'était à tel point aggravé qu'il nous inspirait de sérieuses inquiétudes, mais une amélioration très sensible, dont nous nous réjouissons, vient de se manifester. Nous redisons tous nos vœux à notre cher malade.

Nous signalions, toujours dans notre dernier éditorial, le coup d'arrêt donné en U.R.S.S., par les milieux officiels, aux recherches sur les objets spatiaux insolites. En lisant, dans ce bulletin, la traduction intégrale de l'article de la « Pravda » du 29 février 1968, on mesurera toute la violence de ce coup d'arrêt. Une argumentation désuète, et que l'on pouvait croire à jamais abandonnée, est délibérément reprise, et dans les mêmes termes que par le passé...

Aux Etats-Unis, les pronostics sont presque aussi affligeants. Grâce à l'obligance du Dr McDonald, nous avons eu communication d'un long article de John G. Fuller paru dans l'édition américaine de « Look » du 14 mai 1968 (pp. 58 à 63) dont le titre, « LE FIASCO DES SOUCOUPES VOLANTES », prend tout son sens par le sous-titre « L'extraordinaire histoire de la « ruse », d'un demi-million de dollars, par laquelle on veut faire accroire aux Américains que le Comité Condon mène une enquête objective ». Le Dr McDonald a été au premier rang de ceux qui ont dénoncé l'entreprise en rendant publiques — ce qui a fait scandale — des notes écrites par M. Robert Low, coordinateur de la Commission Condon, sur son mémorandum, notes où l'on pouvait lire, entre autres, les phrases suivantes : « La ruse (« trick ») consisterait, je pense, à décrire le programme de telle sorte qu'il apparaîtrait au public comme celui d'une étude totalement objective, mais présenterait à la communauté scientifique l'image d'un groupe de non-croyants faisant de leur mieux pour être objectifs mais n'ayant pratiquement aucun espoir de découvrir une soucoupe. Une manière de faire cela consisterait à faire porter l'enquête, non sur les phénomènes physiques, mais plutôt sur les gens qui font l'observation. »

On ne saurait mieux dire! La publication intempestive de lignes aussi révélatrices n'a été, on le devine, ni du goût de M. Robert Low, ni du goût du Dr Condon. Cela s'est traduit par le limogeage de MM. Sanders et Levine, et aussi par le fait que, dans une déclaration incluse dans l'article de « Look », le Président du N.I.C.A.P., le major Donald E. Keyhoe, a annoncé qu'il rompait avec la Commission Condon, en donnant toutes ses raisons!

Reste, dit John G. Fuller, à payer la note de 500 000 dollars que coûtera la supercherie au public américain...

En dépit des coups imparables que lui a portés le Dr McDonald, le Dr Menzel ne se tient pas pour battu. Il vient de nous écrire pour nous informer qu'il prépare un troisième livre sur les soucoupes volantes, avec, on le devine, l'espoir que, cette fois, sous le feu accru de ses « explications » qu'il croit meurtrières, il les anéantira définitivement, et il nous demande de lui communiquer la documentation que nous pourrions avoir sur le sujet! Si nous comprenons bien, il voudrait en somme que nous l'aidions à combattre la cause que nous défendons... Certes, il nous assure s'intéresser vraiment aux soucoupes volantes, mais l'intérêt qu'il leur porte nous paraît plutôt inquiétant, et l'imperméabilité, apparemment irrémédiable, d'un esprit aussi doué est bien attristante.

En raison de la place que nous avons accordée à la remarquable observation antarctique que M. Villela nous a fait l'heureuse surprise de nous communiquer, et aussi parce que les événements récents — qui, l'on s'en doute, ne nous ont pas facilité la tâche — nous ont isolé pendant des semaines de plusieurs de nos collaborateurs, nous avons été contraint de remettre au bulletin prochain les compléments que nous avions l'intention de faire paraître sur les recherches récentes visant à la suppression du bang supersonique.

En un temps où la nécessité d'une réforme de l'Université s'impose à tous les esprits, nous souhaiterions, une réforme de l'esprit universitaire qui conduirait enfin à une étude vaste, scientifique et impartiale de ce grave sujet.

Oue ceux qui nous envoient des observations que nous ne publions pas ne soient pas déçus. Nous ne pouvons pas insérer, même à long terme, toutes celles qui nous parviennent mais, de toute manière, elles sont enregistrées et pourront intervenir, par exemple à titre statistique, dans des études d'ensemble. L'exiguïté de l'espace dont nous disposons nous oblige à choisir, pour la publication, des observations qui, à tort ou à raison, nous paraissent présenter, dans le cadre de nos recherches, un caractère exceptionnel. Mais toutes les observations nous intéressent et nous sommes toujours reconnaissant à tous ceux qui ont l'obligance de nous faire part de ce qu'ils ont observé et qui leur a paru insolite.

René FOUREÉ.

de telles communications ne présentent aucune valeur scientifique, car elles ne peuvent être vérifiées ou confirmées, et il est impossible de déterminer leur degré de véracité. C'est pourquoi les déductions qui se fondent sur de telles communications sont dépourvues de toute signification scientifique.

« Enfin, au troisième groupe se rapportent des observations relatives à certains phénomènes et faites, comme c'est de règle, par des gens qui manquent de connaissances scientifiques. C'est précisément un cas de ce genre que présente l'information venant de Bulgarie et parue dans les journaux, information relative à l'observation, au-dessus de Sofia, d'un objet volant qui rappelait un ballon ou un parachute, et se déplaçait à une hauteur de 30 km, perpendiculairement à la direction du vent, en changeant de contour et de couleur. De telles communications ont été faites plus d'une fois et, lorsqu'elles ont été vérifiées, on leur a trouvé une explication naturelle. L'objet qui a été observé au-dessus de Sofia n'est pas, lui non plus, non identifié. En réalité, c'était un gros ballon-sonde-espion, lancé par un des centres de reconnaissance de l'O.T.A.N., et se trouvant à grande hauteur. Il pouvait parfaitement se déplacer contre le vent. On sait, en effet, que les directions du vent, dans les couches supérieures de l'atmosphère et près de la surface du sol, ne coïncident pas souvent. En ce qui concerne les changements visibles affectant la teinte et les contours de la sonde, ils étaient liés, comme l'a justement remarqué l'astronome bulgare Bogomil Kovatchev, avec les effets optiques qui se manifestent au coucher du soleil.

« Imaginez que nos astronomes aient lancé la station astronomique automatique qui a été décrite, il n'y a pas si longtemps, dans la « Pravda ». Leur ballon de polyéthylène, d'un volume de plus de 100 000 m³, soulèvera à une hauteur de plus de 20 kilomètres un télescope solaire et un autre appareillage astronomique compliqué. Les observateurs à terre, qui se trouveront sur la trajectoire de vol de la station verront dans le ciel un objet lumineux étrange.

« Ayant reçu des communications sur ces observations, les propagandistes des « objets volants non identifiés » les mettront à l'actif desdits objets. Parce que, parmi eux, il n'y a pas de spécialistes au courant du programme scientifique des astronomes, ils considéreront cet objet, qui aura été véritablement observé par beaucoup de gens, « comme un représentant typique des UFOs ». Mais, aux yeux des savants qui auront lancé la station, il apparaîtra comme un objet volant identifié.

« Personne ne possède aucun fait nouveau qui puisse témoigner en faveur des « soucoupes volantes ». Les astronomes

qui, nuit et jour, observent le ciel avec attention ne les voient pas. Les savants qui étudient l'état de l'atmosphère terrestre ne les rencontrent pas. Les services de D.C.A. du pays ne les observent pas. C'est pourquoi il n'y a pas de raison de faire renaitre ces bruits absurdes et depuis longtemps ensevelis, à propos d'on ne sait quelle excursion secrète sur notre planète des Martiens ou des habitants de Vénus.

« C'est à de telles conclusions qu'en sont venus, il n'y a pas longtemps, les savants des U.S.A. Pendant 20 ans, ils ont étudié 11 000 communications plus ou moins dignes de foi sur les « soucoupes volantes » et se sont convaincus qu'il n'y a en elles aucune preuve de l'existence de pareils objets.

« Tous les objets qui volent au-dessus du territoire de notre pays sont identifiés soit par les savants, soit par les gens qui montent la garde pour assurer la sécurité de notre patrie. S'il existait véritablement certains « objets non identifiés », ce sont précisément les savants qui recevraient en premier lieu les renseignements indispensables à leur sujet et s'occuperaien d'étudier la nature de ces objets.

« En liaison avec l'apparition de communications sur des « objets volants non identifiés » dans les colonnes de notre presse et dans les émissions de télévision, la question de la propagande concernant les « soucoupes volantes » a fait l'objet d'une discussion à l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. Le bureau de la section de Physique générale et d'Astrophysique a entendu, il n'y a pas longtemps, au cours de sa séance, le rapport de l'académicien L.A. Artsimovitch sur cette propagande et a fait remarquer qu'elle revêtait un caractère sensationnel et anti-scientifique, que « ces inventions n'ont aucune base scientifique et que les objets observés sont d'une nature bien connue. »

E. MUSTEL
Membre correspondant
de l'Académie des sciences de
l'U.R.S.S.
Président du Conseil astronomique
de l'Académie des sciences de
l'U.R.S.S.

D. MARTYNOV
Docteur ès sciences
physico-mathématiques
Président de la Société
astronomo-géodésique de l'Union

V. LECHKOUTSEV
Secrétaire du Comité national
des physiciens soviétiques

La signification du texte qu'on vient de lire, et qui confirme ce que nous avait écrit M. Tikhonoff, n'est pas douteuse : c'est un coup d'arrêt brutal donné à la recherche, touchant les soucoupes volantes, qui commençait à prendre corps en U.R.S.S. depuis quelques mois et qui, avec l'accord tacite des autorités — ou, du moins, de certaines d'entre elles — avait donné lieu à des échos, tels les articles du Dr Zigel parus à Londres dans « Soviet Weekly » et aux U.S.A. dans « Soviet Life » (1), dépassant de loin le cadre national.

Comment comprendre l'attitude, apparemment contradictoire, des officiels soviétiques? Faut-il, comme le suggérait un savant, qui s'entretenait par téléphone avec nous, y voir une méthode raffinée et machiavélique de découragement qui consisterait à n'ouvrir des portes que pour mieux les refermer, à ne faire naître un espoir que pour mieux l'étrangler ensuite?

Notre interlocuteur notait qu'aux U.S.A. les événements semblaient suivre, sous d'autres apparences, par la mise en œuvre d'autres méthodes, un cours singulièrement parallèle, et nous nous sommes trouvés d'accord pour penser que, dans les grandes nations, l'attitude des gouvernements était des moins compréhensibles et posait des problèmes presque aussi intrigants et irritants que ceux que posent l'existence même et le comportement des soucoupes volantes.

On notera l'emploi qui est fait par les académiciens russes des travaux et ouvrages du Dr D.H. Menzel et l'on sera d'accord avec le Dr McDonald pour reconnaître l'influence néfaste exercée dans les milieux scientifiques internationaux par l'astrophysicien de Harvard, lequel a contribué depuis des années à discréder et à décourager dans le monde entier toute recherche sérieuse concernant les soucoupes volantes, en recourant pour ce faire à des arguments dont certains sont, comme l'a montré de façon

si convaincante et experte le Dr McDonald, d'une indigence et d'une légèreté criantes.

A propos de l'observation de Sofia, l'Académie soviétique n'a pas manqué de reprendre une objection que nous avions prévue, au début de notre commentaire (pp. 23 et 24), à savoir le changement de sens du vent à très haute altitude, mais, si l'indication donnée par la revue tchécoslovaque « Signal » est exacte, cette objection, comme nous le disons à la fin de notre commentaire, ne tient pas.

Nous attirerons l'attention de nos lecteurs sur le fait que l'article de la « Pravda », qui s'attache à discréder des observations discutables et mineures, est étrangement muet, non seulement sur l'observation lettone de Robert Vitolniek et de ses assistants, mais encore et surtout sur les observations capitales de Kazan et de Kislovodsk (voir dans « Phénomènes Spatiaux » N° 14, p. 25, notre article « Enorme UFOs signalés ») qui ont reçu, grâce aux articles du Dr Zigel une publicité mondiale. Apparemment, comme nombre de savants américains « orientés » et, en particulier Menzel, les académiciens soviétiques s'intéressent aux cas les plus faciles à attaquer, à coups d'explications conventionnelles, et ignorent délibérément les plus coriaces.

Nous sommes navré de cet érassement dans l'œuf des efforts si méritoires de nos amis soviétiques, auxquels nous disons toute notre sympathie et notre gratitude.

Nos très vifs remerciements à M. Tikhonoff pour la coupure de la « Pravda » et pour toutes les informations qu'il est si attentif à nous adresser.

R.F.

(1) Numéro de février 1968, cité par « UFO Investigator » du NICAP, de mars 1968. Voir aussi l'article du Dr Zigel « The UFO Problem — A Challenge To Science » publié dans le numéro de juin 1968 de la revue « Flying Saucers » de Ray Palmer.

RECTIFICATION ET PRÉCISIONS

A propos de l'observation de Port-des-Barques (Charente-Maritime), mentionnée à la page 12, dans l'article « La nuit du 17 au 18 juillet 1967 » (« Phénomènes Spatiaux » N° 15, mars 1968), Jean-Louis Becquereau nous a signalé qu'il y avait eu surestimation de la hauteur angulaire du phénomène et nous a donné les précisions suivantes :

La hauteur angulaire au-dessus de l'île Madame était de 10 à 12°, au-dessus de Fouras, de 20 à 25°. Le phénomène a disparu à la verticale de la commune de Vergeroux. L'angle de vision, de sa position initiale à sa position finale, fut de 120 à 130°. L'observation a duré au total 2 minutes et demie, à une demi-minute près par excès ou par défaut.

LE PR. MAC DONALD RÉPOND A PHILIP KLASS

Ceux qui ont eu en main le N° 10 de « Phénomènes Spatiaux », contenant notre article « Sommes-nous à un tournant? », ont pu lire en page 10 que, dans les numéros du 22 août (nous avions écrit par erreur 22 septembre) et du 3 octobre 1966 de « Aviation Week and Space Technology », M. Philip Klass s'était évertué à réduire les soucoupes à n'être que des manifestations du plasma atmosphérique liées au phénomène de la foudre en boule ou créées par les décharges corona survenant entre les conducteurs des lignes à haute tension.

Ils ont également appris que le Pr McDonald s'était immédiatement élevé contre l'argumentation de Klass et nous avons dit, dans notre N° 14, de décembre 1967, combien l'assistance du doyen de physique de l'Institut de Physique Atmosphérique de l'Université de l'Arizona nous était précieuse à un moment où l'U.S. Air Force, avec l'aide de Klass, essayait, selon nos propres termes, « de noyer les soucoupes dans la foudre en boule et le plasma atmosphérique ».

Enhardi par l'accueil que la presse d'outre-Atlantique et la presse européenne avaient réservé à ses articles d'« Aviation Week and Space Technology », Philip Klass ne s'est pas arrêté en si beau chemin et il a pensé qu'il allait peut-être porter le coup de grâce définitif à la thèse de ceux qui sont convaincus de la réalité matérielle des soucoupes volantes en publiant un ouvrage « UFOs - Identified » (« Les UFOs identifiés ») chez Random House, New York 1968.

Or, tout récemment (les 11 et 12 mars 1968), s'est tenu au « Canadian Aeronautics and Space Institute » de Montréal (Canada), un symposium consacré à l'astronautique et, l'après-midi du second jour était réservée à une discussion sur les UFOs.

Naturellement, Philip Klass n'avait pas manqué l'occasion de soutenir ses thèses devant ce symposium en présentant un texte « UFOs - An Electrical Atmospheric Mystery » (« Les UFOs, un mystère électrique de l'atmosphère »). Mais il avait compté sans le Pr McDonald qui, dans un texte concurrent, lui a adressé la plus dure des répliques, pulvérifiant littéralement la plupart de ses arguments.

Ce texte décisif, qui ne comporte pas moins de 40 pages dactylographiées, nous a été communiqué par son auteur qui nous a donné toute liberté d'en citer les extraits qui nous conviendraient, ce dont nous le remercions vivement.

A ce texte était attachée une note dans laquelle, après avoir cité un extrait du

« Time Magazine » du 29 mars 1968, favorable à Klass, le Pr Mc Donald s'exprime ainsi :

« Dans les pages 18 à 37 du texte joint — il s'agit de celui présenté au « Canadian Aeronautics and Space Institute » — je présente quelques-unes de mes propres vues, tout à fait différentes, sur la solidité des arguments de Klass. J'appelle votre attention sur cette section parce qu'il semble important que l'on sache que, tout au moins une personne, familière avec la physique atmosphérique, a examiné d'assez près le livre de Klass et a trouvé qu'il était un salmigondis d'erreur, de confusion et d'inférence injurieuse. »

A notre grand regret, nous ne pouvons présenter ici en détail les critiques articulées par le Pr McDonald contre l'ouvrage de Klass mais, étant donné leur importance pour la défense de la cause qui est notre et celle de nos lecteurs, on trouvera ci-dessous, traduit par nos soins, l'essentiel du résumé que donne l'auteur lui-même (pp. 36 et 37) de ses critiques.

Après avoir souligné ce point fondamental qu'on ne saurait expliquer par le plasma atmosphérique ou la foudre en boule des objets qui, vus à basse altitude et à courte distance par des témoins dignes de foi, ont été décrits par eux comme *des objets structurés ayant l'apparence de machines d'une nature totalement insolite*, il écrit :

« Les principaux points que j'aimerais souligner en manière de critique de la théorie de Klass sur les plasmas-UFOs (1) sont les suivants :

« 1) Il manque à traduire en chiffres ses hypothèses, là où les chiffres s'introduiraient aisément. Il en résulte que les arguments qu'il présente peuvent paraître plausibles car ils renferment des éléments qui sont *qualitativement* plausibles. A cet égard, Klass ressemble à Menzel. Les évaluations *quantitatives* révèlent des difficultés sérieuses et font quelquefois apparaître une absurdité complète, exemple après exemple, dans les écrits de ces deux apôtres de la thèse selon laquelle les UFOs ne sont que des phénomènes naturels mésinterprétés.

« 2) Il est notoire que les plasmas sont instables et évanescentes, sauf lorsqu'ils sont confinés dans un espace approprié et associés à des sources qui les alimentent en énergie. Klass paraît presque ignorant de ces caractéristiques primordiales des plasmas. Car il introduit avec désinvol-

ture des explications à base de plasma, pour des incidents relatifs aux UFOs, sans proposer de suggestions quant à ce qui peut pourvoir ces plasmas de sources permanentes d'énergie, pendant des temps qui, non seulement dépassent souvent des dizaines de seconde, mais encore des dizaines de minutes.

« 3) Dans les rares cas, un ou deux, où Klass propose en fait quelque chose ressemblant à une source d'énergie (effet corona des lignes à haute tension, antennes de télévision, pertes de charge des avions), nous avons montré plus haut que la position qu'il défend présente des difficultés qui lui sont fatales.

« 4) Grâce à une série absolument étonnante d'interprétations défectueuses, Klass construit une théorie tendant à prouver que les substances responsables de la pollution de l'air sont favorables à la formation des plasmas et, à partir de cela, se livre à des déductions répétées (telle que la présence plus fréquente d'UFOs à haute altitude à cause de la pollution de l'air par les avions à réaction sur le trajet des lignes aériennes) qui sont d'une exorbitante nature. Que Klass puisse continuer de se faire publier dans la presse en avançant des idées aussi fausses, c'est surprenant.

« 5) A partir de son incapacité à comprendre les principes élémentaires de l'électricité atmosphérique — le domaine dans lequel il prétend faire des découvertes —, il tisse une chaîne d'erreurs, qui va de la variation diurne du gradient de potentiel atmosphérique à la variation diurne de la fréquence des UFOs, et en déduit une « explication » de l'excédent des observations rurales relativement aux observations urbaines. Pour quelqu'un qui prétend avoir découvert un phénomène nouveau et intriguant en matière d'électricité atmosphérique, l'ignorance, chez Klass, des fondements de ce sujet semble ahurissante.

« 6) Sa prétention d'avoir rendu compte de la fréquence élevée des observations, par des pilotes, d'UFOs escortant leurs appareils, s'effondre complètement lorsque, comme nous l'avons montré plus haut, l'idée est soumise au calcul (2). Ses suggestions, en rapport avec ce point de vue, selon lesquelles des automobilistes et des piétons, porteurs de charges électriques, attirent les plasmas-UFOs sont absurdes. On doit souligner que les évaluations quantitatives en rapport avec cette hypothèse ne sont que du ressort de la physique élémentaire et, disons, des connaissances exigées des ingénieurs électriques. Cependant, aucune évaluation de ce genre n'a été faite par Klass. Et, ajoutons

tons cette critique extrêmement importante : il ferme les yeux sur des douzaines de cas ayant fait l'objet de bons rapports, et dans lesquels les manœuvres des UFOs défieraient toute explication en termes de son hypothèse d'attraction coulombienne.

« 7) Il semble parfaitement honnête de suggérer que, pour une part, la raison du crédit et de l'attention accordés à l'hypothèse des plasmas-UFOs de Klass dans la presse et dans les journaux non scientifiques réside dans le fait qu'il est ingénieur électrique — l'autre part étant naturellement sa position de premier éditeur d'un magazine d'aviation et de technique aérospatiale bien connu. A la lumière de cela, ses méprises presque incroyables au sujet des « charges symétriques induites » (3), telles que celles que nous avons relevées plus haut à propos du problème depuis longtemps déconcertant des arrêts de voitures par les UFOs, et le cas cité dans lequel il confondait indiscutablement le potentiel avec le gradient de potentiel, pour ne rien dire de ses conceptions aberrantes concernant les plasmas eux-mêmes, méritent l'attention que nous leur avons donnée ci-dessus.

« 8) Finalement, l'élément le plus troublant et le plus répandu dans l'ouvrage de Klass est la fréquence avec laquelle il recourt à l'argument par insinuation, à l'argument par enchaînement ou concrétenation (pour me servir de la phrase déjà utilisée plus haut) et à l'argument par juxtaposition — c'est-à-dire son spécieux assemblage de ce que maint lecteur irréfléchi prendra pour une ingénieuse série de déductions liées, tout cela se développant dans cette atmosphère de roman policier qu'il s'efforce sans cesse de créer dans son livre. Après avoir accordé beaucoup de pensée à ce trait pénible de son écrit et après avoir réfléchi au fait que les erreurs scientifiques sont très fréquentes dans cet écrit, j'ai le sentiment qu'il n'est pas probable que ses arguments aient été tortueusement inventés dans le dessein d'abuser le lecteur, mais qu'ils reflètent le manque de préparation de l'auteur. La raison pour laquelle ils doivent cependant être dénoncés est que le problème des UFOs n'est pas encore débattu, jusqu'à la décision finale, dans le contexte habituel de la discussion scientifique sérieuse. Aujourd'hui encore, la difficulté majeure reste de convaincre un grand nombre de personnes (dans la communauté scientifique, dans les services fédéraux en rapport avec la science, parmi les membres du Congrès et dans le public en général) que le problème des UFOs est un problème scientifique extrêmement sérieux, trop longtemps traité par le mépris. Pour cette raison, le genre d'accueil favorable déjà si facile-

ment réservé à Klass par la presse ne peut être considéré comme sans importance. Le rôle joué par Menzel en contribuant à entretenir, depuis bien des années, l'impression que tous les UFOs peuvent être expliqués en des termes parfaitement conventionnels a eu une très pernicieuse influence à l'égard du problème des UFOs. Klass va maintenant rejoindre Menzel en travaillant à étendre cette influence, si les graves déficiences de sa thèse ne sont pas soumises à un examen attentif. C'est pour cette raison que j'ai accordé tant de place à ce que l'on devrait peut-être tenir pour un exposé si dépourvu de caractère scientifique qu'il ne serait pas nécessaire de s'attarder à le commenter. »

N.D.T.

(1) C'est-à-dire sur les plasmas qui seraient pris pour des UFOs.

(2) Le Pr McDonald montre, par des calculs très simples faisant intervenir la formule de l'attraction coulombienne et celle de la résistance de l'air à l'avancement, que dans les conditions les plus favorables à la théorie de Klass, c'est-à-dire

en attribuant aux charges électriques de l'avion et au plasma des valeurs optimales, un plasma situé à 100 mètres derrière un avion subirait, de la part de cet avion, une attraction lui imprimant une vitesse *par rapport au sol* de 14 km/h! C'est dire que, toutes proportions gardées, il resterait pratiquement immobile, l'avion le dépassant de presque toute sa vitesse.

(3) Le champ électrique créé par une charge d'un certain signe située hors d'un conducteur creux fait apparaître, par induction électrostatique, sur la face interne de ce conducteur, des charges compensatrices de signe contraire annulant le champ à l'intérieur du conducteur. Assimilant le capot métallique d'une voiture à un tel conducteur, Klass fait de ces charges superficielles compensatrices, localisées sur la paroi interne du capot, des charges libres qui apparaîtraient au sein du gaz (ici de l'air) inclus dans le capot. Ce qui constitue une erreur manifeste.

Ailleurs, cherchant à expliquer les virages à angle droit des soucoupes, considérées comme des tourbillons de plasma, par un effet gyroscopique, Klass oublie que cet effet se manifeste lorsqu'on fait intervenir des couples et non des forces d'attraction centrale.

N.B. - Dans son résumé le Pr McDonald fait allusion à des points qu'il a démontrés ou relevés « plus haut ». Par « plus haut », il faut entendre ici dans les pages précédentes de son étude, pages que nous n'avons pas traduites.

A PROPOS DE "UNE NOTE SUR GUILLAUME D'OCCAM" d'AIMÉ MICHEL

par René Fouéré

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt le texte érudit et brillant par lequel Aimé Michel s'en prend à Guillaume d'Occam et, amicalement, à nous-même dans le numéro de mars-avril 1968 de la « Flying Saucer Review ».

Nous renonçons, pour le moment, à présenter la défense *raisonnable* de Guillaume d'Occam que nous serions parfaitement capable d'écrire. Nous nous bornerons présentement à nous défendre nous-même contre la critique qui nous est adressée.

Cette critique, nous en acceptons bien volontiers — et même avec gratitude — le principe, car nous avons besoin d'être critiqué de manière constructive et, d'autre part, nous n'avons jamais pensé qu'une amitié sincère, véritable et virile dût être une entreprise d'applaudissement réciproque et inconditionnel.

Nous sommes néanmoins contraint de dire, en toute franchise que, si nous admettons le principe de la critique de Michel, la forme nous en paraît déplaisante, et nous ne sommes pas le seul à le penser. Non seulement cette critique paraît dans une revue dont nous ne sommes pas le collaborateur attitré, mais encore nous ne pouvons que faire toutes réserves sur le procédé qui consiste, fût-ce par jeu à citer la pensée d'autrui d'une façon totalement tronquée que le lecteur devienne incapable d'en saisir la signification et la portée exactes.

Pierre Louys a usé de ce procédé à l'égard de l'Écriture avec tant de talent

que les intentions du texte biblique s'en trouvaient totalement retournées! En isolant un passage de notre article, Michel risque de donner à penser à des lecteurs de la « Flying Saucer Review » qui découvriraient cette revue pour la première fois que nous sommes un esprit timoré et peut-être même un adjoint du major Quintanilla ou de ceux qui s'efforcent de discrediter les observations de soucoupes volantes! La note ajoutée par l'éditeur — nous nous demandons si Waveney Girvan, avec lequel nous avons eu d'excellents rapports, n'aurait pas été surpris de l'usage fait contre nous de ses propos — ne peut que renforcer cette impression que nous tenons pour entièrement injustifiée.

Nous pensons même qu'en ce qui concerne la critique de Michel il nous suffira, pour remettre les choses au point, de citer dans son intégralité la brève réflexion de nous dont il n'a cité que le premier alinéa.

Voici, intégralement restituée, cette réflexion qui a paru, comme Michel l'a lui-même indiqué, dans le numéro 7 de « Phénomènes Spatiaux » à la page 24 :

« En second lieu, bien que n'ayant à priori aucune raison de nier qu'une physique dépassant de loin la nôtre puisse procéder à cette « manipulation de l'espace-temps » dont parle Aimé Michel, nous pensons que, pour des raisons méthodologiques, elle ne doit être envisagée qu'en dernier ressort. Guillaume d'Occam soutenait sagement qu'il ne faut pas multiplier les hypothèses sans nécessité. Nous

dirons, pour notre part, qu'il ne faut recourir aux plus complexes, aux plus incertaines, qu'après avoir épuisé toutes les possibilités des plus simples et des plus vérifiables.

« Nous ne savons pas si une science supérieure à la nôtre pourrait effectivement manipuler l'espace-temps relativiste. Autant que nous sachions, une telle manipulation n'est pas, dans l'état présent de nos connaissances, prouvable. Par contre, de nombreux observateurs s'accordent pour affirmer que les soucoupes volantes sont capables d'accélérations fantastiques « qui arracheraient la peau des os des pilotes terrestres » et, lors du renversement de vitesse, survenu au cours de l'incident qui eut pour témoins Nash et Fortenberry, on a évalué l'accélération à 1 000 g, c'est-à-dire à mille fois l'accélération de la gravitation terrestre ! Nous pensons donc, personnellement, qu'il convient, en bonne logique, de s'efforcer d'expliquer les disparitions apparemment soudaines des soucoupes volantes en invoquant d'abord de foudroyantes accélérations.

« A vingt mètres de distance, l'image d'un objet de la taille de celui décrit par Maurice Masse s'était déjà réduite et l'objet était déjà animé d'une certaine vitesse. On peut donc penser qu'une accélération prodigieusement brutale a pu, pendant le temps que l'impression rétienne initiale persistait, réduire suffisamment cette image, si l'accélération était radiale, pour qu'il fût difficile, à l'œil nu, de la retrouver. »

Nous avons dit que nous étions en mesure de présenter une défense raisonnable du principe de parcimonie de Guillaume d'Occam (« Ne pas multiplier les hypothèses sans nécessité »), nous ajouterons que notre adhésion à ce principe a un caractère qui n'est ni général ni inconditionnel mais qu'elle est plutôt circonstancielle et tactique. Nous ne sommes aucunement agenouillé devant le propos du célèbre moine franciscain. Nous estimons néanmoins que, sagement interprété — la sagesse n'est pas la simple prudence, disait Bulwer Lytton — il renferme une vérité méthodologique précieuse.

LA NEIGE D'OCTOBRE

par Jean Senelier, ingénieur

Un « catalogue » chronologique des phénomènes spatiaux insolites et leur codification devraient permettre un jour, au sortir d'un ordinateur, de tirer, à partir de caractéristiques physiques bien établies, des significations. Le chercheur isolé ne dispose pas de ce moyen mais il peut cependant, à un niveau modeste, relever, à un moment donné, certaines « répétitions », de même nature, d'un phénomène inconnu.

Une telle étude permet de mieux cerner le problème posé par un type d'observation et d'éliminer des « explications » fournies au public, sans le moindre scrupule, par des chroniqueurs pressés.

Je me propose ici d'examiner des observations faites, dans leur majorité, pendant le mois d'octobre et ayant trait à la chute d'une matière blanche d'apparence textile et de composition chimique inconnue. Cette matière, d'origine céleste, tombant sur le sol a été manipulée avant de se sublimer à l'air dans certains cas.

Dans les observations anciennes, on n'a pas signalé la présence dans le ciel d'un « objet », lumineux ou non, mais il est possible qu'il s'y soit trouvé et n'ait pas alors été remarqué. Par contre, dans l'observation de 1952, la plus importante, il y a concurrence entre la chute de matière blanche filamentuse et la vision, dans le ciel, de « quelque chose » ayant l'apparence d'un objet cylindrique, accompagné d'autres « objets » plus petits, circulaires, avec une partie centrale renflée.

Les faits rapportés par Charles Fort dans son « Livre des Damnés » (1) ne sont pas tous à enregistrer les yeux fermés. Il est manifeste que certains phénomènes qu'il considère comme inexplicables, par exemple les chutes de pluies ou de boues rouges, ont bel et bien reçu, au contraire, une explication. L'intérêt de son travail n'en reste pas moins très grand pour beaucoup d'autres observations. En voici (p. 68 et suivantes) qui sont relatives à l'objet de cette étude :

Le 21 septembre 1741, entre Bradly, Selborne et Alresford (Angleterre), il tomba, sur une superficie de plusieurs dizaines de kilomètres carrés, des « toiles d'araignées » sous forme de « flocons ou lameaux, d'environ 3 cm de large sur 15 à 18 cm de long » qui tombèrent à une certaine vitesse et en grande quantité. Cette chute se fit en deux temps, avec un intervalle de plusieurs heures, la seconde « averse » durant de 9 h du matin au crépuscule (« Wernerian Natural Historical Society Transactions », 5-386).

M. Lainé, consul de France à Pernambouc, signala qu'en octobre 1821 il tomba une énorme averse de « soie » dont des échantillons furent envoyés en France (« Annual Register », 1821). Dans ce cas, la sublimation ne paraît pas s'être produite.

En 1881, dans les derniers jours d'octobre, « des fils d'araignées » tombèrent à Milwaukee (Wisconsin) et dans d'autres localités proches. Selon la revue « Scien-

tific American », ils étaient « très blancs et de forte texture ».

Le 16 octobre 1883, à Montussan (Gironde), un témoin vit une nuée épaisse. Elle était composée d'une substance laiteuse se présentant sous forme de blocs de la grosseur du poing qui tombèrent sur le sol (*« La Nature »*, 1883, p. 342). Enfin, le 21 novembre 1898, à Montgomery (Alabama), on observa la chute de nombreux paquets d'une substance se présentant principalement sous forme de torons dont la longueur et la grosseur étaient de quelques pouces (un pouce vaut 3 cm). Cette substance qui faisait penser à de l'amiante, était phosphorescente (*« Montgomery Advertiser »* cité par la *« Monthly Weather Review »*, 26-566).

Je ferai ici des réserves : je n'ai vérifié de ces diverses sources que celle concernant le phénomène du 16.10.1883. Sur ce phénomène, voici les précisions apportées alors par G. Tissandier :

La chute de matière eut lieu dans l'après-midi, par temps pluvieux et vent violent. Le témoin vit « flotter » dans le ciel un nuage épais duquel tombèrent ces flocons, s'effilochant en s'accrochant aux arbres. Cette « pluie » dura environ deux heures. Enflammée, la matière brûla en se carbonisant. Vue au microscope, elle était formée de filaments enchevêtrés « analogues, dit G. Tessandier, aux fils de la Vierge, dont il se pourrait faire que le nuage en question ait été une agglomération extraordinaire. »

Il n'est pas fait mention de cette disparition de la matière par « sublimation » à l'air, qui sera une caractéristique du phénomène de 1952 dont nous allons parler, mais, pour le reste, l'analogie est nette.

Venons-en à des observations plus récentes, dont la mieux caractérisée est celle faite vers 13 heures le 17 octobre 1952, à Oloron-Sainte-Marie (Basses-Pyrénées : 64). Son principal témoin fut M. Yves Prigent, alors surveillant général du collège de la ville.

Ayant écrit à M. Prigent le 22 février 1968 à ce sujet, j'ai le plaisir de le remercier ici de sa réponse qui m'a apporté des précisions supplémentaires dont je ferai état plus loin. Sur son conseil, j'emprunte les éléments majeurs de son observation à son témoignage écrit publié dans le numéro de janvier 1953 de la revue *« Ouranos »*. Dans ce texte, le témoin fait allusion à l'opinion du Dr Labayle, médecin à Oloron, partisan de l'explication par une « migration d'araignées », et dit alors ceci :

« Je n'ai pas la culture scientifique du Dr Labayle mais, s'il est possible qu'il y ait eu ce jour-là dans le ciel oloronais des passages d'araignées, il y en a eu aussi dans les jours suivants et on n'a

pas observé, à ma connaissance, des « choses » semblables à celles que nous avons vues ce vendredi 17 octobre.

Ces fameuses araignées se déplacent, emportées par le vent, grâce aux fils tissés par elles, et à une altitude qui ne dépasse pas, paraît-il, 200 à 300 mètres.

« A quelle altitude évoluaient ces fameuses... soucoupes (appelons-les ainsi puisque nous ne pouvons leur donner un autre nom), je l'ignore puisque, le ciel étant absolument pur, il était impossible d'avoir le moindre point de repère. Les journaux ont parlé de 2 000, de 3 000 mètres. Je n'ai jamais avancé un chiffre, cependant je reste persuadé que c'était là une altitude minima et que cette dernière était peut-être de l'ordre de 10 000 m ou davantage.

« Diamètre apparent du cigare ou, plus exactement du cylindre, car il avait la forme d'un tuyau de poêle : 2 m environ, à l'œil nu. Les soucoupes, elles, paraissaient grosses comme deux poings. Ce n'est qu'à la jumelle que j'ai aperçu une sphère centrale rouge entourée d'un anneau jaune clair, comme l'anneau de Saturne. Pour ne pas me fier à ma seule observation, j'ai passé mes jumelles à ma femme en lui demandant de me décrire ce qu'elle voyait, sans lui faire part de ce que j'avais vu. Elle m'a dit aussitôt : « L'anneau de Saturne, jaune, entourant une sphère rouge. » Et mon fils ainé m'a confirmé l'observation.

« Ces boules semblaient avancer en laissant derrière elles une traînée floconneuse qui paraissait s'éparpiller rapidement dans l'atmosphère et prenait très vite la forme d'un voile se décomposant en longs filaments. Mais je n'ai jamais affirmé que ces fils, ramassés au sol après le passage des soucoupes, provenaient forcément d'elles. Y avait-il en même temps, dans le ciel d'Oloron, deux phénomènes différents et concomitants ? La chose est peut-être possible. Je me contente, moi, de vous faire part de ce que j'ai observé et je ne me sens pas qualifié pour tirer une conclusion. Mais, bien que n'étant pas spécialiste en... « matière virginal », je peux vous assurer que les fils que j'ai eu entre les mains le 17 octobre n'étaient pas des fils de la Vierge. »

Ajoutons quelques détails. Le cylindre était incliné à 45° et se déplaçait lentement vers le S.-O. Sa couleur était blanchâtre, sa forme nette. Des masses floconneuses gris argent semblaient s'échapper par une extrémité. Les boules paraissaient se déplacer deux par deux en suivant une trajectoire brisée (zigzag). Quand l'une s'écartait de l'autre, une traînée blanche surgissait entre elles. Il semble que cette traînée ait été la matière tombée sur le sol.

Selon M. Prigent, les fils des paquets rappelaient les fils d'amianté (nous avons vu cette comparaison dans l'observation du 21.11.1898), ils s'étiraient « en offrant à la traction une certaine résistance ». Ils disparaissaient peu à peu sans laisser de trace. Ils pouvaient être enflammés et brûlaient alors « avec une flamme très vive, comme du coton hydrophile ou de la cellulose ».

Dans sa lettre du 25 mars 1968, M. Prigent m'a précisé que le grossissement de ses jumelles était de l'ordre de 5 et qu'en ce qui concerne la matière blanche il s'agissait bien de longs filaments dont la combustion provoqua une flamme très vive. Il ne perçut aucune odeur : ce détail est important. Il ajoute que quelques-uns de ces filaments ayant été enroulés autour d'un bâtonnet de bois et protégés par un papier, il fut surpris de n'y trouver quelques heures après qu'une infime trace de poudre blanchâtre.

Ajoutons encore ceci : le même jour, mais à une heure non précisée, le radar de Mont-de-Marsan, situé à 100 km de là, fut brouillé un moment par un « corps nuageux » qui se trouvait à l'altitude de 2 000 m, tournait sur lui-même et se déplaçait d'est en ouest.

De l'événement d'Oloron-Sainte-Marie, nous allons maintenant passer à celui survenu à Rudgwick (Grande-Bretagne) sur la rivière Arun, vers le 20 octobre 1952 et relaté par « Le Figaro » du 24. Pendant cinq jours, et sans raison apparente, cette petite rivière fut couverte d'une « mousse » qui, d'après les photographies publiées dans le journal précité, se présentait sous forme d'amas volumineux blancs. Ce qui paraît bizarre, c'est qu'il est dit que la mousse fut, à certains endroits, « projetée » par paquets. Sur les photos, on en voit en effet d'abondants dans les prés, et sur la route où des enfants s'en amusent. Le même journal ajoute qu'elle était d'un blanc pur, et inodore. Assez légère pour être emportée par le vent, elle ne contenait aucune substance chimique décelable. La seule explication avancée fut qu'il s'agissait d'un « phénomène naturel d'origine atmosphérique » (sic).

Nous aimeraisons savoir par nos amis anglais si, à l'époque, il y a eu coïncidence avec la présence dans le ciel d'un objet non identifié.

Revenons en France. Le 22 octobre 1952, on signala le passage au-dessus de Frasne-le-Château (Haute-Saône : 70) d'un « cigare volant » vu comme un engin allongé laissant derrière lui une traînée lumineuse orangée. Direction suivie : d'ouest en est. Vitesse élevée (« Le Figaro », 23 octobre 1952).

Quatrième épisode. Le 27 octobre, selon le témoignage d'une centaine d'habitants

de Gaillac (Tarn : 81), on vit, vers 16 heures et dans des conditions idéales d'observation, seize « soucoupes volantes » groupées deux par deux. Ces objets étaient de forme parfaitement circulaire, avec une partie renflée au centre, comme la coiffe d'un canotier, tournant sur eux-mêmes en dégageant une lueur bleuâtre sur leurs bords.

Une sorte de cylindre allongé, ou « cigare volant », aurait été vu aussi, naviguant au centre de la formation, tandis que, de l'ensemble, se détachaient des filaments brillants et blanchâtres, comparables à de la laine de verre, qui se déposèrent sur le sol. Ces touffes entières se désagrégèrent rapidement et il ne fut pas possible de les envoyer à un laboratoire pour les faire examiner.

La formation venait probablement du sud-est. Elle demeura environ dix minutes au-dessus de la ville et poursuivit sa route rectiligne en direction du département du Tarn-et-Garonne (d'après le journal « Paris-Normandie » du 29 octobre 1952).

Ce cas — qui porte le N° 98 dans le catalogue de Jacques et Janine Vallée — offre des similitudes très frappantes avec celui d'Oloron-Sainte-Marie (cas N° 97 du même catalogue). Il faut aussi le rapprocher d'une information du même journal, à la même date, signalant que, toujours le 27, on vit à Brives-Charensac (Haute-Loire : 43), vers 17 h 30, le passage de deux engins, dont l'un ressemblait à un cigare aux reflets gris argent.

Terminons notre revue des faits.

Selon des informations à vérifier, d'autres chutes de matières blanches fibreuses auraient eu lieu :

En 1953

— Le 15 avril, à Ongaonga (Nouvelle-Zélande)

— Le 16 ou le 17 mai, à Bouffioulx (Belgique)

— Le 16 novembre, à San Fernando (Californie, U.S.A.).

En 1954

— Le 20 octobre, dans la région de Vienne (Isère), on observa le passage dans le ciel, à haute altitude, d'un engin au sujet duquel on ne put se mettre d'accord. Les uns prétendirent qu'il s'agissait d'un avion du type « Stratojet », les autres nièrent cette possibilité et optèrent pour un « objet non identifié ». Aucune preuve ne put être apportée dans un sens ou dans l'autre.

Ce qui n'est contesté par personne, c'est qu'après le passage de l'objet (ou de l'avion), il se produisit une chute lente de paquets de fils blanchâtres, doux au toucher, qui se volatilisaient rapidement (d'après « Le Figaro » et « Paris-Presse » du 21.10.1954).

— Le 26 octobre, à Prato (Italie), où une analyse aurait été faite, révélant que la substance était composée de « bore, calcium et magnésium ».

— Le 28 octobre, à Florence (Italie).

En 1959

— Le 14 octobre, à Irun (Espagne).

Nota : La matière de Prato ne peut être que la même, apparemment, que celle de Florence (il y a 20 km entre les deux villes). Nous soupçonnons un produit industriel, l'extraction de l'acide borique des « soffioni » (2) étant une activité italienne spécifique.

Etude critique

Classer ces phénomènes dans les « curiosités de la science » est un moyen commode d'en éviter l'étude. A propos de Rudwick, il a été dit : « Phénomène naturel d'ordre atmosphérique », ce qui ne signifie rien. Nous aimerais avoir la certitude absolue qu'il ne s'agissait pas d'un déchet industriel émulsionné par l'eau, bien que la présence de ces paquets de mousse au sol contredise cette explication. Comme il est dit dans la presse que ces paquets furent « projetés », nous avons une bonne raison de croire à une chute céleste.

A propos de la matière tombée dans la vallée du Rhône, il fut énoncé pompeusement qu'il s'agissait « d'une désagrégation moléculaire par contact avec le gaz de combustion (de l'avion) produisant par réaction chimique la formation de la matière blanche », ce qui est un pur charabia. Il eût été facile d'étudier cet étrange phénomène en laboratoire mais, bien entendu, il n'en fut pas question.

L'affaire de Gaillac présente les mêmes caractéristiques que celle d'Oloron-Sainte-Marie et nous supposerons d'abord que la dépêche du correspondant de Bordeaux du « Figaro » publiée dans ce journal le 31 octobre 1952 s'applique aussi à elle dans son contenu explicatif. Il y est dit, en effet, que l'observation faite par M. Yves Prigent à Oloron-Sainte-Marie était celle d'un *nuage d'araignées* essaimant des « fils de la Vierge ». Selon cette dépêche, M. Prigent aurait reconnu son erreur.

Cette dernière information est complètement fausse puisque M. Prigent l'a démentie deux fois : par sa lettre publiée dans « Ouranos » de janvier 1953, puis dans celle adressée à nous en date du 25 mars 1968.

Vérification de l'explication entomologique : M. Prigent observa le phénomène du 17.10.1952 avec un grossissement optique de 5, ce qui lui permit de préciser des formes : un cylindre et des boules, des couleurs : blanche, rouge et jaune; de la matière essaimée. Tout cela est-il expliquable par un « nuage d'araignées »?

Ce qui est certain, c'est que les lecteurs de la presse de l'époque ont dû se contenter de cette « explication », mais il est évident que quelques secondes de réflexion conduisent au scepticisme le plus total. En effet :

- 1) Le partisan du « nuage d'araignées » raisonne par analogie avec les nuées de sauterelles ou de criquets. Pour qu'il y eût *nuage*, il aurait fallu des milliers, sinon des millions, d'araignées et, sur ce nombre, on aurait dû en recueillir. De quelle espèce, de quel genre? Pas un mot sur ce point.
- 2) Pourquoi ces araignées se seraient-elles grouées, de façon à imiter, les unes un cylindre, les autres des sphères entourées d'un anneau? Pas de réponse.
- 3) Pourquoi la couleur est-elle concomitante d'une forme? A une couleur différente doit correspondre une espèce différente. Comment expliquer cette curieuse association aérienne? Motus.
- 4) Le déplacement aérien se fait au moyen d'un fil que sécrète l'araignée. Si elle s'en sépare, elle tombe. La chute abondante de cette « soie » implique une hémisécration sans objet. Pourquoi? Trouvez si vous pouvez.
- 5) La composition chimique de la soie de l'araignée est la même que celle du bombyx à l'état de ver. C'est de la fibroïne, de formule brute $C_{15}H_{25}N_5O_6(SO_4)$ et, de mémoire d'homme, nul n'a constaté l'évaporation de ses cravates! Il y a plus : les termes employés par ceux qui ramassèrent et manipulèrent ces fils (texture fibreuse, résistance, absence d'odeur lors de la combustion) montrent qu'il s'agit d'autre chose.

Nous nous sommes reporté au tome IV (1949) du « Traité de zoologie », publié sous la direction de M. le professeur P. Grassé, et au chapitre sur les Arachnides, rédigé par M. J. Millot, Membre de l'Institut et Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, dans lequel on peut lire que les araignées susceptibles d'effectuer des déplacements aériens appartiennent au genre *Thomisus* et *Misumena*.

Désirant des précisions supplémentaires, nous avons écrit à M. le professeur Millot, en lui posant six questions. Nous le prions de trouver ici nos respectueux remerciements pour les réponses qu'il a bien voulu nous adresser par lettre du 29 janvier 1968.

Question 1 : A quelle époque de l'année et pour quel motif ont lieu ces déplacements aériens?

Réponse : A la saison des éclosions : elle peut varier suivant les groupes, mais c'est généralement le printemps. La cause, très simple, est que la jeune araignée, particulièrement légère à la naissance, est alors facilement entraînée par les courants aériens ascendants.

Le « but », s'il y en a un, c'est évidemment la dissémination géographique des espèces.

Question 2 : Quelles sont les régions géographiques où ces déplacements sont observés?

Réponse : Celle où les courants aériens ascendants sont habituellement les plus forts.

Question 3 : Ces déplacements sont-ils individuels ou collectifs et, dans ce dernier cas, la quantité d'araignées peut-elle former un « nuage »?

Réponse : Le phénomène est normalement individuel mais, dans certaines circonstances, peut intéresser plus ou moins simultanément plusieurs dizaines de sujets, sans jamais aboutir à la formation de vrais « nuages » (N.-B. - Les Araignées sont très différentes des Insectes).

Question 4 : A quelle altitude s'effectuent ces déplacements?

Réponse : Variable suivant les conditions atmosphériques : de quelques dizaines à quelques centaines de mètres de hauteur, le plus souvent, mais parfois au-dessus de mille mètres ou davantage.

Question 5 : Que sait-on du changement de coloration des araignées? Peut-il être collectif?

Réponse : Le mécanisme n'est toujours pas élucidé, mais reste purement individuel.

Question 6 : Y a-t-il hypersécrétion de soie pendant le vol, et cette soie serait-elle de composition instable?

Réponse : Il y a toujours, au cours des vols, d'émission d'un ou de plusieurs fils de soie d'une grande finesse fluant dans l'air, facilitant les déplacements ; il s'agit d'une soie tout à fait normale.

La conclusion de cette étude critique de l'explication entomologique appliquée aux phénomènes des 17 et 27 octobre 1952, c'est qu'elle ne coïncide avec les faits que sur un point : l'altitude — et encore très relativement, puisque celle des phénomènes en question n'a pu être déterminée. Pour le reste, les divergences sont fondamentales et suffisent pour l'éliminer, ou bien alors il faudra démontrer que nos connaissances actuelles sur les habitudes des araignées et les productions biologiques de certaines espèces sont à enrichir de données entièrement nouvelles.

S'il est prouvé que la chute de matière est concomitante du passage d'un UFO bien caractérisé, il ne semble pas, *a priori*, qu'il s'agisse d'une réaction « normale » du flux (?) propulseur de l'UFO sur le milieu ambiant — ceci en regard de la majorité des observations. Il s'agirait alors d'une production inhabituelle (rejet de déchets?) dont la raison nous échappe.

Il reste l'irritante question : « Pourquoi en octobre? ». Pour notre part, nous croyons qu'il y a là un indice qui pourra

peut-être orienter un autre chercheur vers une explication par un phénomène météorologique de nature encore inconnue, mais il ne faudra pas oublier que pareille anomalie du milieu atmosphérique ne peut guère s'expliquer que par l'intrusion d'un élément perturbateur étranger à ce milieu et dont la nature nous est jusqu'ici incompréhensible.

Post-scriptum

Pour tenter d'être constructif, donnons quelques indications :

S'il arrivait qu'un lecteur de « Phénomènes Spatiaux » fût le témoin d'une chute de cette matière céleste, nous lui signalons deux essais simples qui caractérisent la soie :

a) Essai de combustion : dans le cas de la soie, il y a dégagement de l'odeur dite « de corne brûlée ».

b) Essai de dissolution par le réactif de Loewe : la réaction de dissolution est spécifique de la soie.

Le réactif de Loewe se prépare ainsi : Faire dissoudre 10 grammes de sulfate de cuivre pur dans 100 grammes d'eau distillée puis, ajouter, dans l'ordre : 5 grammes de glycérine (Codex) et quelques gouttes de soude. Enfin, bien agiter.

Nous avons indiqué d'autres essais et réactions dans notre petit livre, déjà ancien « Identification des matières textiles » dont il doit rester quelques exemplaires chez Dunod. On pourra éventuellement s'y reporter.

Il va de soi que l'on enfermera, si possible, un échantillon de la matière dans un flacon hermétique, en attendant sa remise à un laboratoire qualifié, pour identification du résidu, solide ou gazeux.

N.D.L.R. : (1) La note de M. Senelier et la parenthèse en fin d'alinéa renvoient à la traduction française du livre de Charles Fort faite par M. Robert Benayoun et parue, sous ce titre, dans un ouvrage publié par les « Editions des Deux-Rives » dans la collection « Lumière Interdite » dirigée par Louis Pauwels. Présentement, cet ouvrage est à peu près introuvable, mais le texte a été repris sous le même titre par l'éditeur Eric Losfeld (Editions « Le Terrain Vague », 14 et 16 rue de Verneuil, Paris 7^e), qui l'a publié en 1967. Dans cette nouvelle édition, les textes auxquels se réfère M. Senelier se trouvent aux pages 62 à 64.

Signalons toutefois que la traduction de M. Benayoun présentant, dans l'ordre technique, quelques petites imprécisions, nous avons apporté aux textes cités un certain nombre de retouches, en nous fondant sur le texte original de l'ouvrage de Charles Fort publié, pour le compte de la Fortean Society, par Henry Holt (New York 1959). Les passages cités se trouvent aux pages 59 à 63.

N.D.L.R. : (2) Les « soffioni » ou « suffioni » sont des événements ou jets de vapeur naturelle sous pression qu'on observe dans certaines régions volcaniques, et notamment en Toscane où l'énergie fournie par ces puissants jets de vapeur actionne la centrale électrique de Larderello. Au même lieu, une usine extrait préalablement de la vapeur jaillissant des profondeurs du sol les substances chimiques utiles dont elle est chargée, en particulier l'acide borique. (Voir les indications données sur la centrale géothermique de Larderello par Willy Ley dans son ouvrage « Rêves d'Ingénieurs », que nous avons traduit et qui a paru chez Mame en 1954.)

DE LA PLONGÉE AU "NAUFRAGE"

par René Fouéré

Dans le dernier bulletin, nous avons commis une erreur en ce qui concerne la « soucoupe » plongeante. Trop accoutumé à voir appeler « soucoupe » un véhicule primordialement aérien, nous avons, en lisant, dans le texte, assez bref, de « La Vanguardia », qu'un objet insolite avait navigué parallèlement au « Naviero », interprété « navigué » comme se rapportant à une navigation aérienne. Nous avons même, dans notre commentaire, présenté des considérations fondées sur cette interprétation dont nous devions découvrir, en lisant, dans la « Flying Saucer Review » de mars-avril 1968 en page 22, l'article de M. Oscar Galindez sur le même sujet, qu'elle était fausse.

Du moins en apparence, car si, comme on peut le penser, la « soucoupe » plongeante était d'origine extra-terrestre, elle avait bien dû se trouver en l'air avant de se poser sur l'eau ou de pénétrer dans l'eau.

Il n'en reste pas moins que le commandant Ardanza et les hommes de son équipage ne l'ont vue que sur ou sous la mer.

Mais l'article de M. Galindez nous apporte d'intéressantes précisions et, tout d'abord, nous donne l'heure de l'observation (18 h 15, heure locale, c'est-à-dire 22 h 15 en temps universel) et les coordonnées du lieu de cette observation :

$L = 28^{\circ} 48' S$ et $G = 46^{\circ} 44' O$, ces coordonnées définissant un point qui se trouve à environ 220 km à l'est du cap Santa Marta Grande et où les fonds sont supérieurs à mille mètres.

Cet article nous apprend également que l'étrange « submersible » fut vu de très près, à une distance d'une quinzaine de mètres, et avait une longueur d'environ trente mètres. Il n'avait ni periscope ni kiosque ni garde-fou, ni superstructures. En d'autres termes, ni gouvernail de profondeur, ni gouvernail de direction, ni parties saillantes. Il ne faisait aucun bruit.

Il ne nous est pas dit qu'il passa sous le « Naviero » pour reparaitre de l'autre côté mais que, soudainement, il plongea droit sous le navire, à grande vitesse, vers les profondeurs, pour y disparaître rapidement et que, pendant qu'il s'enfonçait ainsi, on pouvait le distinguer encore, brillamment illuminé, sous les eaux. *Il ne laissait derrière lui aucun sillage* (c'est nous qui soulignons).

Nous avons trouvé, au sujet de ce même incident, un certain nombre d'indications

complémentaires dans un document que notre correspondant sévillan M. Ignacio Darnaude a eu l'obligeance de nous adresser. Ce document est la photocopie d'un article paru dans le journal de Buenos Aires « La Voz del Interior » du 3.8.1967.

Cet article nous précise que la nuit était obscure et la mer, phosphorescente. Ce dernier point n'est pas fait pour nous surprendre puisque l'observation a eu lieu au large du Cap Santa Marta Grande où nous avons nous-même observé, à chacun de nos passages, des eaux d'une phosphorescence intense, homogène et féerique.

Il nous est dit que l'objet avait une largeur de 4 à 5 mètres et qu'il présentait lui-même une phosphorescence très vive mais dont la couleur, d'un blanc azuré, tranchait sur la couleur vert Nil, c'est-à-dire vert clair, de la mer.

Selon « La Voz del Interior », cet objet phosphorescent se trouvait à tribord à 9 mètres du gaillard d'avant et, tout d'abord, naviguait parallèlement au « Naviero » à une profondeur de 15 ou 20 mètres — ce qui correspond assez bien, semble-t-il, à la distance donnée par M. Galindez dans son article. De l'avis du capitaine Ardanza, l'objet ne suivait pas une trajectoire naturelle mais « navi-guait », au sens intentionnel de ce terme (« para mi navegaba no se desplazaba »). Après un certain temps, l'objet accéléra et, amorçant un virage à babord, passa sous la coque du navire, pour reparaitre à tribord à la hauteur de la cale 2, et disparut en faisant route à 145° (S 35 E ?) approximativement.

On notera qu'il fut repéré par radar et ne vint à la surface à aucun moment de l'observation.

Encore que ce ne soit pas très explicitement dit, il apparaît bien que la puissante lumière irradiée par ce singulier « submersible » n'était pas émise par une ou plusieurs sources discrètes et plus ou moins ponctuelles, par des feux ou projecteurs localisés en certains points de sa coque, mais par toute la surface de cette coque. D'ailleurs, la relation de l'incident portée sur le journal de bord du « Naviero » spécifie que « le corps présentait une silhouette (« silueta ») assez nette » (c'est nous qui soulignons) et, à son arrivée à Buenos Aires, le capitaine Ardanza a déclaré que, dans le télégramme qu'il a envoyé de haute mer à la Préfecture Maritime Nationale argentine, il n'aurait pas dû parler d'un objet « illuminé » (« iluminado ») mais d'un objet « lumineux » (« luminoso »).

Ajoutons que, le « submersible » navi-

guant par 15 ou 20 mètres de profondeur, il aurait été difficile, s'il n'avait été entièrement lumineux, d'en discerner la silhouette, particulièrement à travers ce genre de mer phosphorescente qu'on trouve au large du cap Santa Marta Grande et qui nous est familier. Normalement très faible, la phosphorescence de cette mer ne devient intense qu'à la faveur d'une agitation superficielle excitant les innombrables animalcules qui en sont responsables, et l'on sait qu'à 15 ou 20 mètres de fond il ne reste pratiquement rien de cette agitation de la surface. C'est donc essentiellement cette surface qui est éclairée et, dans le cas qui nous occupe, le rideau de lumière qu'elle constitue ne pouvait que gêner la vision d'un objet obscur qui se serait trouvé en profondeur.

Si notre interprétation est correcte et si la lumière — qui devait être diffuse comme paraît l'indiquer le terme « phosphorescence » — émanait de toute la surface de l'objet, on voit mal comment un « submersible » auréolé de cette étrange lumière aurait pu sortir d'un chantier naval terrestre. D'autant plus qu'il n'avait ni superstructures ni gouvernes et que, même, à aucun moment, il ne nous est dit qu'on lui ait découvert une hélice !

Un cachalot, nous a dit M. Raymond Lucas, l'un de nos vice-présidents, peut avoir des dimensions voisines de celles attribuées à l'objet, mais peut-on imaginer un cachalot se livrant de nuit à de telles évolutions autour d'un navire ? Resterait d'ailleurs le problème de la lumière émise, lumière qu'on ne peut même pas imputer à des animalcules se trouvant en profondeur et dont la luminescence, excitée par le mouvement de l'objet, aurait créé autour de sa coque une gaine de lumière, car la couleur, blanc azuré, de la lumière émise par l'objet contrastait avec celle, verdâtre, que peuvent produire ces animalcules.

Toujours selon « La Voz del Interior », le capitaine Ardanza a réaffirmé que l'objet ne laissait aucun sillage (« reiterando que estela non dejaba »), ce qui confirme l'indication déjà donnée dans l'article de M. Galindez. Mais comment comprendre au juste cette indication ?

Il n'est pas certain, selon M. Lucas, qu'un objet de ce volume, naviguant à cette vitesse (25 noeuds, soit environ 46 km/h) et à cette profondeur, laisserait un sillage en surface. Toutefois, il aurait dû en laisser un à son propre niveau — et qui aurait pu être visible soit parce que pris dans les rayons de la lumière émanant de l'objet, soit même grâce à la luminescence éveillée en profondeur par ses remous. De toute façon, dès lors que le capitaine Ardanza a dit et redit que l'objet ne laissait pas de sillage, on est en droit de penser qu'avec son expérience de marin il s'attendait à en observer un, et qu'il a été surpris, on peut même dire

frappé, de n'en pas découvrir. Il n'est pas non plus interdit de supposer que, dans son esprit, cette absence de sillage pouvait également signifier une absence d'hélice, puisqu'une hélice est inévitablement génératrice de tourbillons.

Souignons encore que le caractère sérieux et objectif de l'observation est attesté par le fait irrécusable que le commandant du « Naviero » a été suffisamment inquiet de cette escorte imprévisible et sous-marine pour ne pas hésiter à prendre l'initiative d'envoyer sur-le-champ un radiotélégramme à la Préfecture Maritime Nationale argentine. Son inquiétude était d'autant plus compréhensible que son navire, dont la vitesse de route était de 17 noeuds, transportait des explosifs à usage militaire.

Nous allons maintenant quitter les rivages brésiliens pour nous retrouver, à quelque sept mille kilomètres de là, au large de la côte nord-africaine et à la hauteur du cap Juby, dans l'île volcanique de Lanzarote. Cette île espagnole de 80 km de long, et sur laquelle vit une population de quelque trente mille âmes, fait partie du groupe des Canaries, dominé par le pic de Teide qui érige sa cime triangulaire et neigeuse à 3 710 mètres de hauteur.

C'est grâce à notre dévoué correspondant et ami, José Fostier, reporter à la R.T.B., que nous faisons ce voyage. Il nous a, en effet, adressé une coupure de « La Flandre Libérale » du 11.1.1968, sur laquelle on trouve une information originale de Santa Cruz de Ténérife et publiée sous le titre « Une soucoupe volante » aurait fait naufrage dans les eaux espagnoles ».

D'emblée, on donne la parole au témoin Auréliano Negrín Armas :

« J'étais en train de pêcher à environ six milles en mer, au large de La Caleta. Il faisait beau, l'eau était calme, la matinée s'annonçait excellente. Tout à coup, à seulement une cinquantaine de mètres au-dessus de moi j'ai vu apparaître, comme surgissant du néant, un « objet volant » très rapide, tournant sur lui-même en lançant de longues étincelles de couleurs vives et changeantes. L'objet a continué à perdre de l'altitude et, à peu près à un mille (1) de l'endroit où je me trouvais, il a percuté dans la mer, en oblique, et a coulé à pic. Non sans avoir émis une vive fulgurance (2), très brève. Mais sans que son contact avec la mer ait provoqué le moindre bouillonnement, émission de vapeur — ce qui tendrait à indiquer que l'« objet », malgré sa grande vitesse, n'était pas chaud —, ni même aucun son notable... »

« J'ai mis immédiatement mon petit moteur en marche, abandonnant ma pêche, et je me suis dirigé vers l'endroit où l'objet avait disparu. Je n'y ai absolument rien trouvé, aucune épave, aucune

écume, aucune trace d'essence flottant sur l'eau, comme c'aurait été le cas si un avion s'était abîmé dans les flots. J'ai croisé sur place pendant plus d'une heure, en regardant bien si, comme c'est souvent le cas lorsqu'une embarcation ou un avion sombrent à pic, en eau profonde, une épave remonte à la surface. Ou des bulles d'air. Rien... J'ai alors mis le cap sur le port d'Arrecife où j'ai rendu compte au Capitaine du Port. Je n'ai jamais cru, jusqu'à présent, aux « soucoupes volantes », mais maintenant, je suis ébranlé. Je suis même convaincu d'avoir assisté au naufrage d'une d'entre elles... »

Le correspondant du journal belge précise :

« ... le témoin du « naufrage de la soucoupe » n'est pas un pêcheur illettré dont le témoignage pourrait, en principe, être sujet à caution. C'est un navigateur au commerce, d'âge mûr, titulaire d'un brevet de pilotage, ayant parcouru le monde et sachant observer. Les autorités maritimes locales ont toute confiance en son jugement et sont également fort perplexes. Car, immédiatement après son récit, Arrecife s'est mis en contact radio avec la Région Aérienne des Canaries et les aéroports civils de l'Archipel. Et les réponses ont été unanimes : à cette heure-là, aucun appareil dont les plans de vol avaient été enregistrés ne survolait la zone de Lanzarote et aucun avion, même non identifié, n'avait été détecté au radar.

« Dans les milieux espagnols s'intéressant aux « Objets Volants Non Identifiés », le témoignage d'Auréliano Negrin est considéré comme particulièrement important. Non seulement en raison de son caractère précis et détaillé, preuve de la qualité et de la véracité de l'observation. Mais aussi, et peut-être surtout, en raison du caractère catastrophique de l'événement relaté. La plupart des témoins du vol d' « OVNI » sont des fantaisistes ou autosuggestionnés. Ils admirent à priori les « Pilotes Extra-Terrestres » et décrivent toujours leurs évolutions à bord de leurs admirables machines comme « parfaites », « magnifiquement ordonnées », etc... Ce qui leur confère un caractère inhumain et donc suspect. Au contraire, le pilote de Lanzarote aurait assisté à une catastrophe. Ce qui apporterait une preuve du caractère non seulement intelligent mais proche de l'Humanité du naufragé de Lanzarote... »

Précisons qu'autour des Canaries, qui sont les sommets d'un prolongement océanique de la chaîne de l'Atlas, les fonds, comme il est de règle, sont très rapidement croissants et qu'à six milles au large de la côte orientale de Lanzarote, dans la région d'Arrecife, ils sont déjà supérieurs à mille mètres.

Les considérations exposées par le correspondant de « La Flandre Libérale » dans les dernières lignes que nous venons de citer sont assez curieuses : elles font de l'imperfection la marque de l'humanité.

Le témoin pense avoir assisté au naufrage d'une soucoupe volante. Sans en rejeter absolument la possibilité, nous n'en sommes pas, pour notre part, tellement convaincu.

Nous voyons, tous, autant et plus avec nos souvenirs qu'avec nos yeux. Auréliano Negrin Armas avait en mémoire les images de la production aéronautique de notre temps. Un avion ou un hélicoptère qui seraient venus percuter la mer comme l'a fait l'objet observé au large de La Caleta auraient couru au désastre, et le témoin a étendu au mystérieux objet les conclusions qu'il aurait été justifié à porter sur un matériel terrestre. Cette généralisation, bien que très naturelle et compréhensible, pourrait fort bien être dénuée de tout fondement et de toute valeur.

Ceux qui, comme nous-même, étudient depuis quelque deux décades le problème des soucoupes volantes savent de quelles accélérations et décélérations fantastiques ces machines sont capables, même en atmosphère dense, et, en raison de l'absence remarquée de bangs supersoniques, ils ne sont pas sûrs que les molécules du milieu ambiant soient en contact direct, même aux plus grandes vitesses, avec les parois de ces machines. Dès lors, ce qui, pour une machine terrestre, serait une vitesse de chute, de chute catastrophique, dans l'élément liquide pourrait n'être, pour ces machines insolites, qu'une vitesse banale de pénétration dans l'eau.

Nous venons de voir, au large du cap Santa Marta Grande, un singulier « submersible » plonger « à grande vitesse » sous la coque du « Naviero » et nous avons noté qu'au dire du commandant Aranza ce « submersible » ne laissait derrière lui aucun sillage. Cette dernière indication n'est peut-être pas sans rapport avec ce qui s'est passé au large de La Caleta. L'objet observé par Auréliano Negrin Armas s'est enfoncé dans la mer sans provoquer « le moindre bouillonnement », sans donner lieu, en dépit de la vive fulguration survenue juste avant le choc, à une « émission de vapeur » et même sans aucun bruit notable.

Le témoin n'a trouvé sur les lieux ni épave ni écume ni trace d'essence. Même en restant sur place pendant plus d'une heure, il n'a surpris aucune remontée de bulles d'air. Singulière « catastrophe » en vérité et qui rappelle bien peu celles qui frappent les produits de notre industrie présente.

Dans son ouvrage de science-fiction «Le péril vient de la mer», John Wyndham imaginait que, presque dans les mêmes parages, des machines martiennes venaient percuter l'océan en faisant jaillir « un énorme jet de vapeur », avec un bruit « semblable au sifflement d'un fer rouge plongé dans l'eau » (3). Ces phénomènes secondaires sont ici absents, mais la « catastrophe » décrite par Wyndham n'en était pas une et les machines martiennes, après avoir pénétré si brutalement dans la mer, étaient allées se dissimuler dans ses profondeurs. Qui peut nous dire si la soucoupe « naufragée » de Lanzarote n'était pas une parente du « submersible » repéré par le « Naviero » au large de la côte brésilienne et, dans l'affirmative, peut-on savoir ce qu'allait faire l'un et l'autre dans les profondeurs de la mer?

Nous allons nous efforcer d'obtenir de M. Galindez, avec lequel nous sommes en rapport, des précisions supplémentaires sur l'affaire du « Naviero » et de découvrir ce que le capitaine Arданза entendait au juste par absence de sillage car, comme nous l'a dit Michel Troublé au moment où nous achevions cet article, il ne paraît pas certain qu'un sous-marin naviguant par 15 ou 20 mètres de profondeur laisserait derrière lui, même à son niveau, un sillage observable.

S'agissant de l'incident de Lanzarote, nous allons essayer également, en recourant à l'obligeance de José Fostier, d'en

savoir plus long.

C'est à propos de cet incident qu'on peut le plus profondément déplorer l'incredulité, l'indifférence, souvent méprisante, de la communauté scientifique à l'égard de ce qui est peut-être, pour reprendre les mots du Dr McDonald, le plus grand problème scientifique de tous les temps.

Nous l'avons dit plus haut, les fonds marins, sur les lieux du « naufrage », doivent être de l'ordre de mille mètres. Si l'on avait pu mobiliser les ressources dont dispose la technique de notre temps, il aurait été facile d'amener sur place un sous-marin scientifique d'exploration grâce auquel on aurait pu savoir si oui ou non l'objet observé par Auréliano Negrin Armas était allé s'ajouter aux épaves qui dorment au fond de l'océan et, dans l'affirmative, le récupérer et l'étudier en laboratoire.

Au large de La Caleta gît peut-être au fond de l'Atlantique une prodigieuse occasion perdue, mais ce ne sont pas des amateurs qui peuvent la ressaisir.

P.S. - On notera qu'Auréliano Negrin Armas a déclaré qu'il avait vu apparaître l'objet « comme surgissant du néant ».

(1) Rappelons qu'un mille marin vaut sensiblement 1 852 mètres.

(2) Il serait plus correct d'écrire « fulguration ».

(3) Voir dans « Phénomènes Spatiaux » N° 2-3, de février 1965, p. 16, le début de notre article « Existe-t-il des bases sous-marines de soucoupes volantes ? ». Ce numéro de « Phénomènes Spatiaux » est malheureusement épuisé.



Le brise-glace américain "Glacier"

BAIE DE L'AMIRAUTÉ, 16 MARS 1961

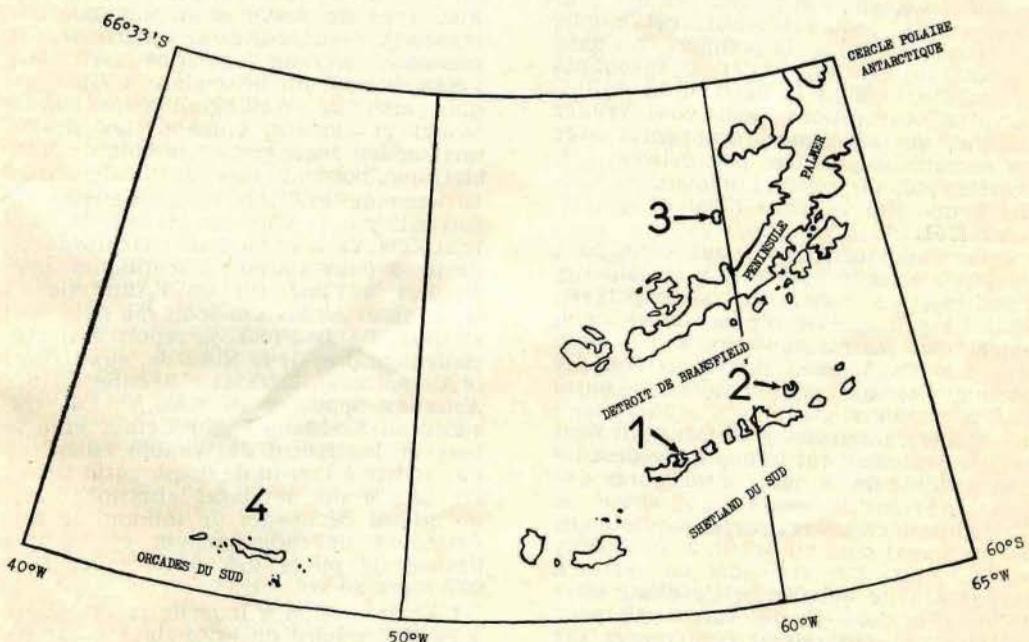
Une observation de M. Rubens Junqueria Villela

Dans le numéro 5 de « Phénomènes Spatiaux », à la page 25, on trouve, sous le titre « Sur les solitudes glacées de l'Antarctique », un article consacré à des observations faites les 19 juin et 3 juillet 1965 par des techniciens argentins, britanniques et chiliens affectés à des bases situées dans l'Antarctique. Elles portaient sur des objets qui survolèrent la base anglaise des Orcades (par environ $60^{\circ} 30' S$ et $45^{\circ} 30' O$) et les bases argentine et chilienne établies sur l'île Déception (par environ $62^{\circ} 58' S$ et $60^{\circ} 36' O$). L'objet insolite qui survola cette île le 3 juillet, à haute altitude, était animé de vitesses variables, allant jusqu'à environ 800 km/h . Il passa par des accélérations brutales, suivit des trajectoires en zigzag et resta, pendant quelques instants, stationnaire dans l'espace. Lorsqu'il survola les Orcades, il provoqua, sur les appareils enregistrant le champ magnétique local, des déviations spectaculaires. De couleur rouge jaunâtre puis virant au vert, au jaune et à l'orange, l'objet fut photographié mais les clichés se révélèrent, par

la suite, inutilisables.

Récemment, nous avons appris, par le N° 2 d'octobre 1967 de la revue « UFO Chile » (Casilla 13 202, Santiago, Chili), que 9 ans plus tôt, en janvier 1956, des savants chiliens, qui travaillaient sur l'île Robertson (une île de quelque 500 km^2 se trouvant par environ $65^{\circ} 20' S$ et $59^{\circ} 40' O$) avaient observé des objets insolites. Ces objets, en forme de cigare, d'aspect métallique et d'une longueur estimée à 150 mètres, restèrent visibles pendant deux jours entiers et se livrèrent à des manœuvres vertigineuses, exécutèrent d'incroyables virages à angle aigu ou, pendant de longs moments, restèrent totalement immobiles. Selon le calcul de l'un des savants, l'un des objets serait passé instantanément d'une vitesse nulle à une vitesse évaluée à $40 000 \text{ km/h}$! L'un des observateurs ayant émis un éclair de lumière polarisée, l'un des objets parut y répondre en émettant un éclair lumineux et en effectuant une descente brusque à la verticale.

Nous aurons peut-être l'occasion de



OBSERVATIONS DANS L'ANTARCTIQUE

1 - Baie de l'Amirauté

2 - Île Déception

3 - Île Robertson

4 - Îles Orcades

revenir sur cette extraordinaire observation dont la relation donnée par « UFO Chile » a fait, en version anglaise, la matière principale d'un intéressant article de Gordon Creighton « A cigar-shaped UFO over Antarctica » qui a paru en page 21 dans le numéro de mars-avril 1968 de la « Flying Saucer Review ».

Il nous avait échappé qu'entre les observations de 1956 et de 1965 une autre observation insolite avait été faite dans l'Antarctique le 16 mars 1961.

Nous l'avons appris d'une manière surprenante en recevant une lettre d'un météorologue brésilien M. Rubens Junqueira Villela, qui se trouvait momentanément à Paris et qui avait été précisément l'un des témoins de cette observation.

Nous avons dit que celle-ci avait échappé à notre attention. Elle se trouve en effet mentionnée dans « UFO Evidence » (voir p. 34 du présent bulletin) à la page 50, où elle n'occupe guère qu'une ligne. Le témoin lui-même ignorait cette mention que nous lui avons fait découvrir.

On notera que toutes ces observations sont curieusement concentrées dans une étroite région de l'Antarctique mais cela n'a peut-être aucune signification statistique et peut être dû au hasard des informations.

Nous allons reproduire ci-après l'essentiel de la lettre de M. Villela, où l'on trouvera, exposées par lui-même, les raisons pour lesquelles il a été amené à nous écrire.

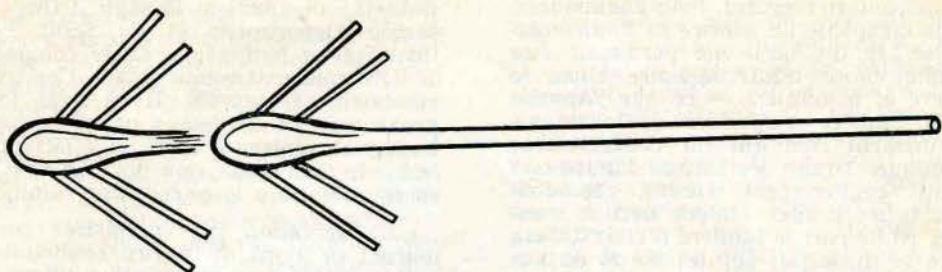
(U.S.A.) en 1957. En tant que membre et directeur de la Société Interplanétaire Brésilienne (S.I.B.), j'ai participé à des observations visuelles et photographiques des satellites artificiels terrestres ainsi qu'à l'écoute et à l'enregistrement de leurs émissions radio et pris part à un colloque national sur les UFOs. J'ai participé à deux voyages d'exploration de l'Antarctique dans le cadre de l'opération « Deep Freeze », en tant qu'observateur du Conseil National de Recherche du Brésil et en tant que correspondant accrédité de journaux. La première fois, de janvier à avril 1961, j'étais à bord du brise-glace « Glacier » qui partit de Wellington (Nouvelle-Zélande) et explora, entre autres choses, une section inconnue de la côte de l'Antarctique, bordant la mer de Bellinghausen. La seconde fois, en novembre 1961, je suis allé par la voie aérienne de la Nouvelle-Zélande à la base de MacMurdo et, de là, à deux stations scientifiques américaines à l'intérieur de l'Antarctide : les stations Amundsen-Scott (au pôle Sud) et Byrd. En 1962-1963, je représentai officiellement près de la N.A.S.A., aux U.S.A., la Commission Nationale Brésilienne des Activités Spatiales (C.N.A.E.). J'ai travaillé au Goddard Flight Center et à la base de lancement de Wallops Island où j'ai assisté à l'envoi de nombreuses fusées et aussi à des sondages atmosphériques au moyen de nuages de sodium. Je suis également un radio-amateur et j'ai une licence de pilote de vol à voile, avec 90 heures de vol.

« L'observation à laquelle je me réfère a eu lieu à bord du brise-glace « Glacier » alors que ce navire se trouvait ancré dans la baie de l'Amirauté, dans l'île du Roi Georges, une île du groupe des Shetland du Sud, dans le secteur de la Péninsule Antarctique (par environ 62° de latitude sud). La date de l'observation est le 16 mars 1961.

« En conséquence, je vous écris pour vous relater mon observation et solliciter à son sujet vos commentaires compétents, dans l'espoir que le rapport ainsi établi entre nous pourra conduire à une meilleure compréhension de la nature des phénomènes qui sont l'objet de notre intérêt commun.

« Malheureusement, je ne peux pas vous donner présentement la meilleure description possible de ce que j'ai vu, parce que mes notes sur l'observation (journal de l'expédition, cartes et articles publiés dans les journaux) sont au Brésil, à Sao Paulo, où je réside. J'ai avec moi un dessin à grande échelle qui fait partie d'une série de dessins dont je me suis servi pour illustrer les causeries et conférences sur l'Antarctique que j'ai données à des auditeurs brésiliens. Pour ma description, j'aurai à faire fond, ici, principalement sur ma mémoire.

« Laissez-moi me présenter davantage. Je suis un météorologue brésilien, diplômé de l'université d'Etat de la Floride



Nous avions fait des sondages océanographiques dans le détroit de Bransfield mais, en raison du mauvais temps, il fut décidé que nous chercherions abri dans la baie de l'Amirauté. L'entrée de la baie était obstruée par un grand iceberg et par le brouillard. Nous réussîmes à forcer le passage en nous guidant au radar, ce qui était une périlleuse navigation. Nous jetâmes l'ancre dans l'anse du Fer à Cheval, à 2 milles du rivage et à 17 h 30, heure locale, ou juste au moment où l'on servait le dîner dans le carré des officiers. Après avoir mangé je sortis, selon mon habitude, faire une promenade sur le pont. C'était peu après 18 h. Je montai sur la passerelle (à environ 15 m au-dessus du niveau de la mer, où je rencontrais trois membres de l'équipage). Ces marins attendaient le moment d'allumer les projecteurs, lorsque l'obscurité tomberait, pour éclairer la côte, afin de déceler toute dérive du navire, et d'observer le mouvement autour de lui de la glace dérivante et des icebergs. Notre champ de vision était plutôt limité, à la fois à cause de notre position géographique (dans une petite anse, entourée de montagnes de 300 m de haut, à l'intérieur d'une baie plus grande et presque fermée) et à cause des conditions météorologiques (ciel couvert, avec un plafond de 500 m, et un banc d'épais brouillard obstruant la seule ouverture en direction de la mer). Sous l'effet du soleil couchant, le ciel nuageux et brumeux prenait une teinte jaunâtre. Sur le rivage, on pouvait voir les bâtiments d'une station anglaise abandonnée (la « base G »), sur le mât de laquelle flottait encore un grand drapeau.

« Nous parlions à bâtons rompus quand la chose survint. Un objet lumineux, multicolore, apparut, traversant le ciel. Mes compagnons et moi fûmes d'abord si stupéfaits que nous restâmes sans parole. Puis chacun exprima sa réaction ébahie : « Le nez conique d'un missile téléguidé ! » cria quelqu'un. « Non, un météore ! » dit quelqu'un d'autre, tandis qu'un troisième proférait : « Une fusée de signalisation ! ». La vision était d'une beauté incroyable et revêtue d'une qualité qu'on ne saurait peut-être mieux décrire qu'en la disant « non terrestre » ou « étrangère à ce monde ». Bien qu'elle ne

durât que 10 secondes, approximativement, elle laissa une impression inoubliable.

« L'objet était ovoïde et sa coloration initiale était principalement rougeâtre. Il se mouvait lentement, allant du N.-E. au S.-O., à environ 50° au-dessus de l'horizon, en suivant une trajectoire rectiligne horizontale (ou peut-être faisant avec l'horizon un léger angle descendant). De sa partie frontale, divers « rayons », parfaitement rectilignes, et multicolores, s'étenaient vers l'arrière, tout en divergeant à l'extérieur selon un certain angle (dessinant un « V » ou ressemblant vaguement aux antennes de « Spoutnik I »); les couleurs de ces rayons changeaient continuellement, les couleurs dominantes étant le vert, le rouge et le bleu. La particularité la plus frappante de toutes, c'est que l'objet laissait une traînée de couleur orange ayant la forme d'un *tube* parfaitement droit et donnant la nette impression d'être creux, vaguement comparable à une lampe au néon.

« Soudain, l'objet se *divisa* en deux (*bipartition*). Il n'y eut pas explosion — on n'entendit aucun bruit pendant toute la durée de l'incident, bien que, naturellement, un son faible eût été impossible à entendre en raison du bruit des moteurs du navire —, ce fut une division « contrôlée » en deux parties égales (*bipartition*), l'une des parties derrière l'autre, chacune en forme d'œuf, comme auparavant, et chacune projetant vers l'extérieur ses rayons latéraux en forme de « V ». Puis l'objet brilla d'une lumière un peu plus forte, sa couleur passa au bleu puis au blanc, et il disparut complètement. Ce fut exactement cela : il disparut d'un coup, purement et simplement. Il ne parut pas changer de vitesse pendant toute l'observation.

« J'estimai, à l'époque, que l'objet se trouvait à faible distance du navire (550 m), et qu'il était petit — peut-être de la taille d'un petit avion ou d'une taille un peu moindre, auquel cas il se serait déplacé à quelque 70 km/h.

« Lorsque je voulus noter ce phénomène dans mon journal, j'eus, sur le moment, beaucoup de difficulté pour trouver des mots pour le décrire. Il ne ressemblait en rien à aucune des choses que j'avais

connues antérieurement. Pour commencer, j'étais incapable de décrire sa nature matérielle. Je dis qu'il me paraissait être quelque chose d'intermédiaire entre la matière et la lumière — ce que j'appelai une « lumière corporisée ». Je ne vis certainement rien qui fût concrètement métallique. Toutes les formes lumineuses étaient régulièrement tracées, géométriques. Leurs limites étaient nettes, tranchées. Nulle part la lumière n'était diffuse ou ne se dispersait sur les bords ou sur les contours (comme c'eût été le cas s'agissant de traînées de fumée, de foudre en boule ou des traînées d'ionisation produites par le nez d'un missile lors de la rentrée atmosphérique, par exemple).

« En plus de nous quatre, qui étions sur la passerelle, deux autres personnes seulement, sur le navire, aperçurent l'objet : un autre membre de l'équipage, qui le décrivit comme un « signal lumineux », et le délégué sud-africain, un officier de marine, qui déclara : « C'est le plus beau météore que j'ai jamais vu pendant toutes les années que j'ai passées en mer. »

« Cet événement et ce qui le suivit immédiatement constituèrent la phase la plus aventureuse — et complètement inattendue — de l'expédition. Dans mes chroniques destinées à la presse (20 articles en tout, publiés par le journal « Folha de São Paulo » qui, soit dit en passant, est l'un des quotidiens les plus lus du Brésil), il ne me fallut pas moins de 4 articles pour décrire brièvement ce qui advint.

« Sur-le-champ, il y eut à bord toute une agitation et les quelques témoins oculaires furent amenés en présence du capitaine pour lui faire leur rapport. Il dit qu'en mer c'était une « règle capitale » de répondre à tout signal qui pourrait être interprété comme un appel au secours. En conséquence, il donna immédiatement l'ordre de lancer des fusées éclairantes et désigna une compagnie de débarquement qui eut pour mission de se rendre à terre dans une chaloupe pour faire des recherches. Il pouvait y avoir sur le rivage, dans la station britannique (dans la direction de laquelle l'objet lumineux avait apparemment survolé), des gens ayant besoin de secours, bien que cette station eût été fermée l'année précédente et qu'aucune des autres expéditions ne nous eût été signalée dans notre voisinage immédiat (nous avions été en contact par radio avec les navires se trouvant dans le secteur, par exemple un navire hydrographique anglais — le « John Biscoe » ou le « Shackleton », je ne m'en souviens plus — qui transmettait aussi des informations météorologiques dont nous nous servions). La compagnie de débarquement se composait de 11 personnes, y compris le délégué britannique faisant partie de l'expédition (le Dr B.B.

Roberts, du British Foreign Office Research Department et du Scott Polar Institute) et moi-même. Cette compagnie de débarquement subit l'assaut d'un temps extrêmement mauvais. Il ne nous fallut pas moins de 16 heures pour débarquer à terre et rentrer à bord du « Glacier ». Nous ne trouvâmes rien qui pût être mis en relation avec le phénomène lumineux.

« L'observation fut enregistrée sur le journal de bord du navire comme celle « d'un météore ou de quelque autre phénomène naturel lumineux ». Je maintiens que l'objet ne pouvait être un météore, en raison de sa faible vitesse et d'autres aspects de son comportement. Cet objet avait été aperçu — je le répète — dans un espace visuel très restreint, délimité par les montagnes; par le ciel, couvert de nuages bas, et par des bancs de brume. En d'autres termes, l'objet était à basse altitude (300 m environ) et à faible distance (500 m environ).

« Depuis cet incident, j'ai accordé la plus grande attention aux informations en rapport avec les UFOs. En conséquence, c'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai pris connaissance de l'impressionnante série de rapports provenant de plusieurs bases dans l'Antarctique, en 1965, lorsque des UFOs furent photographiés et firent même l'objet d'enregistrements magnétiques. Sur la base d'informations que j'avais recueillies dans les journaux argentins et dans le bulletin de la Société Antarctique de la Nouvelle-Zélande, j'écrivis un article sur le sujet, qui fut publié par la « Fohla de São Paulo » (Le bulletin de la Société Antarctique de la Nouvelle-Zélande est une source courante d'informations détaillées sur les activités dans l'Antarctique. Me trouvant à Paris, j'ai saisi l'occasion d'en consulter les derniers numéros qu'on peut trouver à la librairie des Expéditions Polaires Françaises, Missions P.-E. Victor, mais je n'y ai pas trouvé de nouvelles références à des observations d'UFOs).

« Également, depuis mon observation dans l'Antarctique, je lis et relis tous les livres et articles de magazines que j'ai recueillis sur le sujet, et j'y note, en soulignant les phrases appropriées, les traits qui présentent quelque similitude avec ceux de l'objet de la baie de l'Amirauté. Une version anglaise du livre d'Aimé Michel fut ma source préférée. Les similitudes, cependant, étaient plutôt générales, si mon souvenir est exact — couleurs, changements de couleur, traînées lumineuses, etc. C'est seulement maintenant, dans « Phénomènes Spatiaux », que je trouve de telles similitudes frappantes en ce qui concerne des détails particuliers. Au point que certains observateurs reprennent les termes et les comparaisons même dont je fus pratiquement « forcé » de me servir dans ma description

de l'objet antarctique. Puis-je citer, extraites de numéros récents de votre revue, quelques phrases et expressions qui présentent d'étonnantes coincidences avec mes propres mots de 1961 :

« Bulletin N° 15, mars 1968 (« La nuit du 17 au 18 juillet 1967 ») : de tubulures comme des tubes au néon », « décomposé en trois », « sortes de tubes », « distinctes et nettes, comme tracées au compas », « une trainée, nette également ».

« Bulletin N° 12, juin 1967 (citation provenant d'un numéro antérieur, du 2^e trimestre 1964) : « ... d'une lumière qui paraissait solide, parce qu'elle avait des contours définis et ne se dispersait pas... comme un tube lumineux ». Sur l'atterrissement de Marliens : « trous... parfaitement droits... forment un « V » à partir

des 'pieds de chameau' ».

« Cela en ce qui concerne les observations effectives. Théoriquement, dans la voie de la recherche des explications physiques possibles, je ne pouvais guère manquer d'être frappé par certains traits déduits par Jean Goupil de son hypothèse du champ magnétique canalisé (« L'hypothèse du champ magnétique canalisé », dans « Phénomènes Spatiaux » N° 12, juin 1967), tels que les « tigelles lumineuses de forme tubulaire et dont la lumière a un aspect 'solide' » (c'est moi qui souligne). Mon attention a été aussi attirée par le fait, que vous rappelez dans le N° 15, page 19, que les faisceaux laser sont caractérisés par leurs qualités non dispersives. »

Après avoir fait, au cours de notre réunion publique du 26 avril dernier, le récit de son observation dans l'Antarctique, et à la suite des questions qui lui furent alors posées, M. Villela, verbalement et par lettre, nous a donné sur cette observation un certain nombre d'indications complémentaires dont nous allons faire état.

1) Les changements de couleur affectant aussi bien les contours de l'objet ovoïde, simple ou dédoublé, que les « rayons » latéraux « émis » par cet objet étaient réguliers ou ordonnés. Les couleurs alternaienit selon un rythme et il y avait comme une espèce de « pulsation » de la couleur.

Ces changements rythmés donnaient l'impression que le phénomène était *sous contrôle* et pouvait être guidé ou téléguidé.

Le dédoublement ultérieur de l'objet primitif en deux fragments apparemment identiques, et se situant l'un derrière l'autre sur la trajectoire décrite, donnait également au témoin l'impression d'une opération contrôlée. Comme, sans paraître plus grands que l'objet initial, les objets issus de sa division brillaient de façon plus intense et que leurs couleur principale virait au blanc puis au bleu — c'est-à-dire vers les régions plus « chaudes » du spectre —, le témoin eut le sentiment, comme il l'a écrit dans son journal de l'expédition, d'une sorte d' « explosion contrôlée », la division s'opérant lentement et sans bruit, sans qu'il y eût émission de fumée ou projection de fragments.

Les contours de la masse ou des masses ovoïdes étaient bien définis, sauf à l'arrière du premier — dans le sens de la marche — des deux objets résultant du dédoublement de l'apparition initiale. Ces contours, quoique bien délimités, paraissaient néanmoins formés d'une ou deux couches superposées, de couleurs diverses et assez rapidement changeantes.

2) Les « rayons » ou tiges étaient de couleur pure dans leur partie centrale, mais leurs bords latéraux, bien que géométriquement nets, présentaient des colorations diverses et mouvantes.

3) Seule la trainée avait l'apparence d'un cylindre creux ou d'un tube. Les tiges n'avaient pas cette apparence, bien qu'elles fussent très nettement délimitées, de longueur bien définie, et s'arrêtant brusquement, comme si leur extrémité avait été sectionnée.

4) Les intensités lumineuses de l'objet principal et de sa longue trainée rectiligne l'emportaient sur celles des autres éléments.

5) Le rythme des fluctuations intervenant dans les couleurs des contours du ou des objets principaux et des bords latéraux des « rayons » ou tiges était plus rapide que celui des changements de couleur intéressant la partie centrale du ou des objets et la trainée cylindrique.

6) Si, par sa forme ovoïde, l'objet initial lui-même paraissait — tout comme les objets issus de son dédoublement ultérieur — présenter quelque similitude avec une météorite, l'uniformité et la *parfaite symétrie* de ses multiples tiges latérales excluaient néanmoins complètement, semble-t-il, toute possibilité d'identification avec ce phénomène naturel. Qui plus est, la disposition fixe de ces tiges latérales a contribué à donner au témoin, dans ce cas, l'impression qu'il s'agissait de quelque espèce d'*appareil*, bien qu'il fût impossible de découvrir la moindre structure métallique « derrière » la lumière.

7) La longue « trainée » tubulaire et orangée, qui était l'une des caractéristiques les plus remarquables du phénomène, n'a pas changé de couleur ni de forme pendant toute la durée de l'observation. Elle n'était pas susceptible d'être affectée par la turbulence atmosphérique. Le témoin estime qu'elle avait six fois la longueur de l'objet et pense qu'elle s'ac-

corde admirablement avec les considérations théoriques présentées par Jean Gou-pil (« Phénomènes Spatiaux » N° 12, pages 2 à 4) au sujet d'une décharge toroïdale produite par un champ magnétique fortement canalisé.

8) A l'heure de l'observation, le vent était faible. Pendant la période considérée, il a soufflé généralement du N.-E. (sa direction dominante dans la région) à des vitesses très variables.

L'observation de M. Villela est, à maints égards, étonnante. L'aspect de l'objet initial et celui des deux objets nés de son étrange scission — scission qui évoque la mitose biologique — auraient pu faire penser que les témoins avaient assisté à l'apparition puis à l'explosion de quelque météorite.

La forme, à peu près ovoïde, aurait pu tout aussi bien passer pour aérodynamique et représenter la forme de moindre résistance à l'avancement prise par une masse de gaz ionisé dont se serait entouré un corps, par exemple sphérique, traversant la haute atmosphère à grande vitesse. La couleur dominante du phénomène, qui était orangée, pouvait s'accorder avec cette interprétation.

L'explosion du corps en deux fragments égaux aurait pu également expliquer, semble-t-il, le dédoublement observé, la dimension de l'enveloppe luminescente de gaz ionisé n'ayant guère de rapport — il en est ainsi dans le cas des météorites — avec celle du corps solide qu'elle entoure.

Certes, s'il y a eu explosion, elle a été, selon la judicieuse remarque de M. Villela, singulièrement lente et silencieuse.

Admettons quand même que le témoin n'ait effectivement vu qu'une météorite qui, en fin de course, se serait paisiblement scindée en deux fragments.

Nous ne serons pas pour autant au terme de nos difficultés. Car les enveloppes de gaz luminescent qui se forment autour des météorites n'apparaissent qu'aux très grandes vitesses propres à ces météorites (plusieurs dizaines de kilomètres par seconde) et en atmosphère raréfiée.

En conséquence, on ne saurait décentement admettre qu'une telle enveloppe ait pu se former autour d'un objet ou d'objets faisant quelque 70 kilomètres à l'heure!

On objectera qu'un gros objet porté à l'incandescence au début de sa rentrée atmosphérique aurait pu continuer à brûler en arrivant au voisinage du sol. Soit, mais comment penser qu'un corps tant soit peu massif ait pu suivre à 70 km/h une trajectoire presque horizontale et disparaître si soudainement, si complètement, sans une nouvelle explosion?

Ce n'est pas tout. Il nous faudrait aussi comprendre pourquoi cet objet était suivi

9) Au sujet de l'absence de bruit, on notera qu'elle se rapporte à un bruit assez fort, car les puissants moteurs du « Glacier » étaient passablement bruyants.

10) La vitesse de 70 km/h attribuée au phénomène pourrait paraître assez arbitraire. Il n'en est rien car, à 500 m de distance, le témoin était capable, en raison de sa pratique du vol à voile, d'évaluer correctement une vitesse de cet ordre.

d'une trainée cylindrique, d'apparence creuse et d'une géométrie si précise, si stable, que même la turbulence atmosphérique inévitable ne parvenait pas à en altérer la perfection? Trouverions-nous une explication naturelle à cette si singulière trainée — ce qui n'est guère concevable — que nous resterions encore aux prises avec l'éénigme de ces tiges ou « rayons » obliques, de leur tracé rigoureux, de leur rigidité et de leur symétrie — cette rigueur, cette rigidité et cette symétrie subsistant, identiques, après le dédoublement de l'objet, à telle enseigne qu'on a le sentiment d'assister à quelque équivalent spatial de la division cellulaire!

Resterait enfin à comprendre le mécanisme de la disparition totale de l'objet dédouble, disparition si soudaine que le témoin n'a pu en surprendre les phases successives, si tant est qu'elle ait comporté des phases!

Il semble y avoir contradiction entre la pureté des couleurs observées dans la partie centrale du corps principal, comme dans celle des « rayons », et le fait que les contours de ce corps et les bords latéraux de ces « rayons » présentaient un aspect multicolore et assez rapidement changeant. Cela pourrait, peut-être, s'expliquer par l'existence autour dudit corps et desdits « rayons » de gaines turbulentes et polychromes qui auraient été traversées, et en quelque sorte masquées, par les lumières centrales plus intenses, mais seraient redevenues visibles dans les régions marginales où elles auraient été observées tangentiellement, sans subir la concurrence des lumières centrales.

Ceci nous ramène à l'indication, donnée par M. Villela, qu'il n'avait pu distinguer aucune structure métallique « derrière » la lumière. On a souvent dit que, particulièrement au cours des observations nocturnes, ce que voyaient les témoins, ce n'était pas la soucoupe volante elle-même, mais la gaine luminescente qui l'entourait. On a même pu observer à Boianai (Nouvelle-Guinée), le 21 juin 1959, vers 1 h du matin, l'apparition d'un objet solide, en forme de soucoupe renversée, après extinction graduelle d'une gaine lumineuse qui le dérobait aux regards (Bulletin du G.E.P.A., N° 1, 1963, p. 18; ce numéro est épuisé).

Le phénomène aperçu ce 16 mars 1961 dans la baie de l'Amiraute aurait fort bien pu passer pour la simple chute d'une météorite si le témoin n'avait été un météorologue hautement qualifié et si, ce soir-là, le ciel n'avait été entièrement couvert de nuages dont le plafond a été estimé par M. Villela et ses collègues à 500 mètres. Cette circonstance, non seulement interdisait de penser à une météorite traversant le ciel à des dizaines de kilomètres d'altitude, mais encore permettait d'assigner aux distances, et donc aux vitesses, des limites supérieures irrécusables.

Si nous notons que l'objet était à une hauteur angulaire de 50° au-dessus de l'horizon et si nous prenons pour hauteur du plafond nuageux le chiffre, officiellement enregistré, de 500 mètres, il est aisé, en négligeant la courbure terrestre, d'obtenir par une simple triangulation la distance maximale de l'objet, comptée à partir du point d'observation. En supposant l'altitude de l'objet le plus élevée possible, celle des nuages, on trouve une distance un peu inférieure à 800 mètres. Or, l'objet était plus bas que les nuages, à 300 mètres, selon le témoin, et la distance donnée par M. Villela devait même être légèrement supérieure à la distance réelle. Il n'y a donc aucune raison de croire qu'il a sous-estimé la vitesse de l'objet qu'il a observé.

Cet objet avait-il transpercé la coupole de nuages sous laquelle il a été vu ou avait-il parcouru, à basse altitude, une longue trajectoire horizontale? On ne saurait le dire, car il semble bien que les témoins ne l'aient pas vu venir de loin et ne l'aient repéré qu'au moment où il est passé tout près d'eux.

M. Villela a, de lui-même, relevé un certain nombre de similitudes entre la traînée et les tiges de l'objet qu'il a vu et certaines projections lumineuses tubulaires dont nous avons fait état à propos d'autres observations. Ajoutons aux observations dont il a parlé celle du Champ du Feu (« Phénomènes Spatiaux » N° 14, p. 18), où l'on note l'apparition de faisceaux de lumière cylindriques et qui s'arrêtent brusquement à la manière des tiges et de la traînée de l'objet décrit par M. Villela. Comme nous n'avons aucune raison de penser que M. Schirrmann ait jamais eu connaissance de l'observation de la baie de l'Amiraute, cette similitude nous paraît renforcer la valeur de son témoignage et poser avec plus d'insistance le problème des manifestations lumineuses insolites. Même si le phénomène observé par M. Villela n'est pas une variété de soucoupe volante, il nous paraît, à tout le moins, constituer un phénomène physique nouveau dont on ne voit pas bien comment il pourrait trouver une explication dans le cadre de nos connaissances présentes.

Ni le dédoublement de l'objet — qui n'est pas nouveau, encore qu'il soit ici décrit avec une rare précision — ni sa disparition soudaine ne paraissent sortir du cadre d'observations antérieures de soucoupes, mais le mécanisme de ces déconcertantes opérations n'en reste pas moins aussi obscur.

Nos plus chaleureux remerciements à M. Villela pour toutes les informations et documents qu'il nous a communiqués ainsi que pour les exposés qu'il a obligéamment accepté de faire devant les auditeurs de nos dernières réunions publique et technique.

R.F.

LES CROIX VOLANTES

Dans « Phénomènes Spatiaux » N° 14, page 27, nous avions signalé que, dans le Dorset, M. Angus Brooks avait observé un engin cruciforme comportant « une chambre circulaire centrale, un fuselage avant et trois fuselages arrière distincts » fait d'un matériau apparemment translucide.

Dans la « Flying Saucer Review » de janvier-février 1968 et dans le bulletin du N.I.C.A.P. « The UFO Investigator » de la même période, on trouve la relation détaillée et illustrée que le témoin a donnée de sa très singulière observation.

M. Brooks a été pendant des années officier d'administration de la B.O.A.C. Il a été très estimé de ses collègues et connu d'eux comme un homme d'esprit très méthodique. Pendant la seconde guerre mondiale, il a appartenu aux services photographiques militaires. En outre, et cela explique la rare précision graphique de son observation, il a fréquenté une

école d'enseignement artistique.

Nous allons rapporter son témoignage en nous servant principalement, et presque textuellement, du compte rendu publié dans la « Flying Saucer Review » par M. Angus Brooks, sous le titre « Remarkable Dorset Sighting » (p. 3).

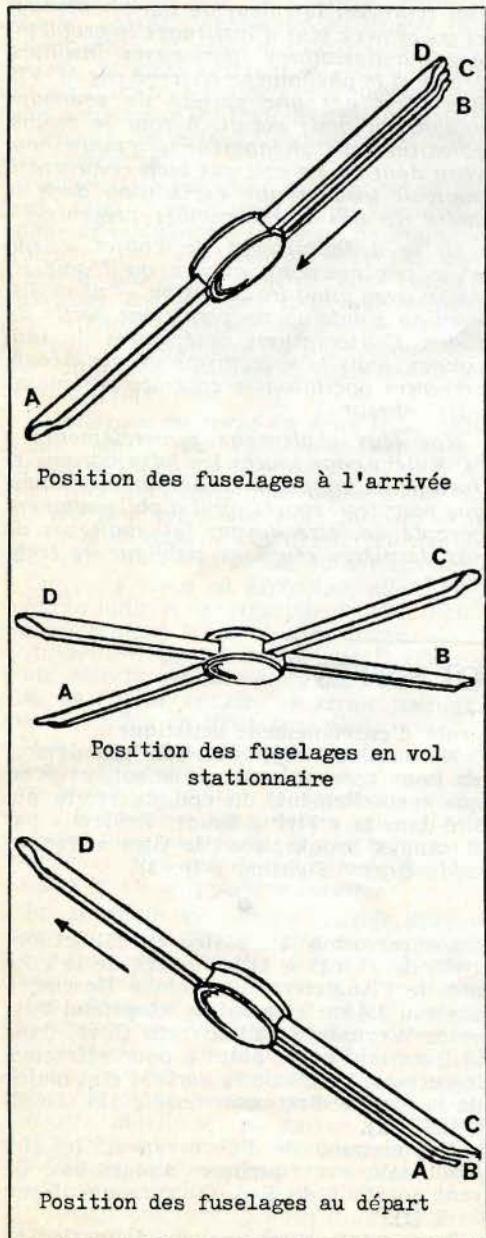
L'observation a eu lieu le 26 octobre 1967, de 11 h 25 à 11 h 47, près de la côte sud de l'Angleterre, à Moinge Downs, à environ 2,4 km au nord de Ringstead Bay, entre Weymouth et Lulworth Cove, dans le Dorsetshire. Ce point a pour référence le carreau 755833 de la carte d'état-major de la Grande-Bretagne, feuille 178 (DORCHESTER).

Au moment de l'observation, le ciel était clair, avec quelques nuages bas. Le vent soufflait du S.-S.-O. avec une force de 8 (1).

Promenant ses chiens, un dalmatien et

une chienne alsacienne de douze ans, M. Angus Brooks décida de s'abriter du vent en s'étendant sur le dos dans un creux du terrain.

Presque immédiatement, il observa une fine trainée, semblable aux trainées de vapeur condensée que laissent les avions volant à haute altitude, à moins que ce ne fût un reflet sur un « engin » très haut dans le ciel au-dessus de la région de Portland (2). La chose disparut et, sous ses yeux, descendant à la vitesse de l'éclair, surgit l'« engin », qui ralentit, comme sous l'effet d'une contre-poussée extraordinairement puissante,



pour s'immobiliser à l'horizontale, à environ quatre cents mètres au sud de la position du témoin, et à une altitude approximativement comprise entre 60 et 100 mètres.

La forme de l'« engin », avant qu'il se fût mis à l'horizontale en position stationnaire, était celle d'une chambre circulaire avec un fuselage avant, orienté dans le sens de la marche, et trois fuselages séparés groupés à l'arrière.

Les dimensions de ces éléments étaient approximativement les suivantes :

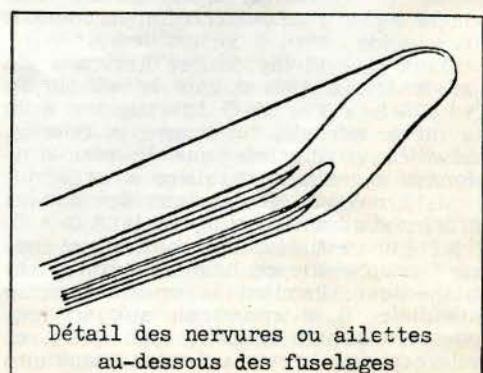
Chambre centrale : diamètre 7,50 m ; hauteur 3,60 m.

Fuselages : longueur 22,50 m ; largeur 2,40 m ; hauteur 2,10 m.

Pendant le ralentissement précédent la venue en position stationnaire, les deux fuselages extérieurs arrière sont venus se placer sur le côté de l'« engin » de manière à former avec les autres des angles égaux autour de la chambre centrale. Il n'y avait pas de réacteurs visibles ni aucun bruit de force appliquée exoliquant la poussée inverse, le mouvement des fuselages ou la sustentation immobile. Sur le point d'atteindre la position stationnaire, l'« engin » tourna de 90° dans le sens des aiguilles d'une montre puis resta immobile, sans être affecté par le vent, qui était très fort.

L'« engin » resta dans cette position pendant les 22 minutes qui suivirent et le témoin, plutôt inquiet, resta, lui aussi, sans bouger. Il ne percevait aucun bruit mais sa chienne alsacienne qui, jusque-là vagabondait, revint à ses côtés, paraissant affolée, ne tenant aucun compte des ordres de son maître et le harcelant pour le faire partir. M. Brooks pense qu'elle pouvait percevoir un ultrason assez fort pour la faire souffrir et note que, lors de quatre visites consécutives faites sur les lieux, elle s'est chaque fois affolée.

Telle qu'il la voyait de sa position horizontale, la structure de l'« engin » paraissait faite d'un matériau translucide — l'« engin » prenait la couleur du ciel au-dessus de lui et sa couleur changeait lorsque passaient des nuages — et la partie supérieure des fuselages,



Détail des nervures ou ailettes au-dessous des fuselages

ARÈCHES, 1^e AOUT 1947

M. Marc Langevin, ancien élève de Polytechnique et ancien Directeur général du Métropolitain de Paris, nous a signalé que sa femme avait été le témoin d'un phénomène insolite. Nous avons fait un enregistrement magnétique de la déclaration que Mme Langevin a bien voulu nous faire et les lignes suivantes sont la transcription, par Joël Mesnard et Maryvonne Eveno, de l'essentiel de cette déclaration qui émane, soulignons-le, d'une personne absolument digne de foi.

Le ciel est clair, et la chaleur accablante, en cette soirée du 1er août 1947, à Arèches, village touristique de Savoie. Bâti au creux d'une cuvette bordée de tous côtés par la montagne, ce village est situé, à vol d'oiseau, à quelque 14 km à l'est d'Albertville et à environ 4 km au sud de Beaufort. Son altitude est de 1 055 m.

Vers 20 h 30, Mme Langevin est assise, en compagnie de sa sœur, Mme Stone, sur un banc, au pied du chalet loué par cette dernière. À quelques pas de là, jouent deux jeunes fillettes, sa fille et sa nièce.

Soudain, on voit apparaître, en silhouettes sombres sur le ciel lumineux, là où le soleil vient de se coucher, trois objets arrondis qui semblent sortir de la montagne ou, plus vraisemblablement, de derrière elle.

Ils sont disposés de telle sorte qu'ils forment un triangle à peu près équilatéral à base horizontale, avec la pointe dirigée vers le haut (fig. 1).

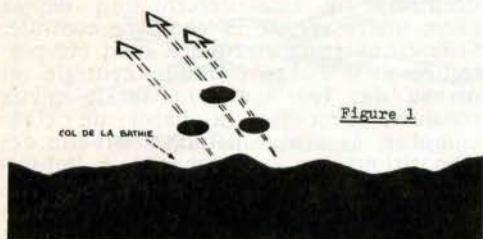


Figure 1

L'ensemble s'approche du village, à une vitesse n'excédant pas 200 km/h (c'est-à-dire, dans le ciel, avec une certaine lenteur), et paraît suivre un chemin rectiligne orienté dans la direction O.-S.-O. — E.-N.-E.

Le trajet suivi par les objets les amène à passer très près du chalet, à une distance minimale de l'ordre du kilomètre. Poursuivant leur chemin vers la Suisse, ces objets montrent maintenant aux témoins leur partie supérieure éclairée par le soleil couchant. Mme Langevin et sa sœur peuvent alors mieux en distinguer

l'aspect et ils leur paraissent identiques. D'apparence métallique, chaque objet se compose de deux parties : une partie lenticulaire — qui paraît tourner, dans le sens des aiguilles d'une montre, autour de son axe de symétrie — et un dôme fixe, le tout ayant l'allure d'un chapeau qui serait dépourvu de concavité.

Chaque objet est incliné sur l'horizontale et se meut « ventre en avant » ou, si l'on préfère, « dôme en arrière » (figure 2). Les trois parties lenticulaires semblent situées dans un même plan.

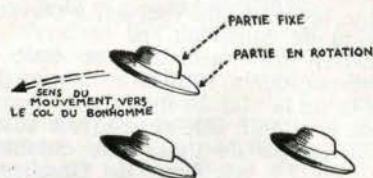


Figure 2



Finalement, les trois objets disparaissent à l'E.-N.-E., derrière les montagnes.

Ils n'ont fait aucun bruit. Ni émis aucune lumière qui leur fût propre, se bornant à réfléter, à la manière d'une surface métallique, la lumière solaire.

L'observation remontant à vingt et un ans, on comprendra que les souvenirs des témoins ne permettent pas de fixer avec une grande précision les éléments de la trajectoire, ni d'apprécier correctement la taille réelle des objets. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'au moment de leur passage près des témoins, ils étaient visibles sous des diamètres apparents un peu supérieurs à celui de la Lune.

On peut notamment se poser la question de savoir comment les témoins ont pu déceler la rotation des parties lenticulaires — rotation, selon eux, assez rapide — et la fixité des dômes. Mme Langevin est pourtant formelle sur ce point.

Si la vision des trois « soucoupes » n'étonna pas les deux fillettes, ni un voisin également témoin de leur passage, tel ne fut pas le cas de Mmes Langevin et Stone, bien que cette dernière eut déjà observé, quelque temps auparavant, des objets semblables dans le ciel alpin.

Nous disons à Mme et à M. Langevin nos vifs remerciements. Tout récemment, M. Langevin nous a transmis, datée du 1.3.1968, l'indication complémentaire suivante :

« A noter que le modèle de soucoupes vu par ma femme en août 1947 correspond exactement à celui vu par un ingénieur agronome au-dessus du lac Chambon en juillet 1952. Il avait pu l'observer à la jumelle et en faire un croquis très précis, paru dans le journal local. Il affirmait que la soucoupe était mue par une espèce de turbine dont il avait remarqué les tuyères, portées sur le croquis. »

En ce qui nous concerne, sans mettre en doute l'exactitude du croquis de l'ingénieur agronome, nous faisons toutes réserves sur l'interprétation qu'il s'est donnée de ce qu'il a vu et qui, on ne le dira jamais assez, est inévitablement imprégnée par les images techniques de son époque. On voit autant avec ses souvenirs qu'avec ses yeux, et l'étude du processus de reconnaissance, comme celle des illusions d'optique elles-mêmes, en fournissent l'irrécusible démonstration.

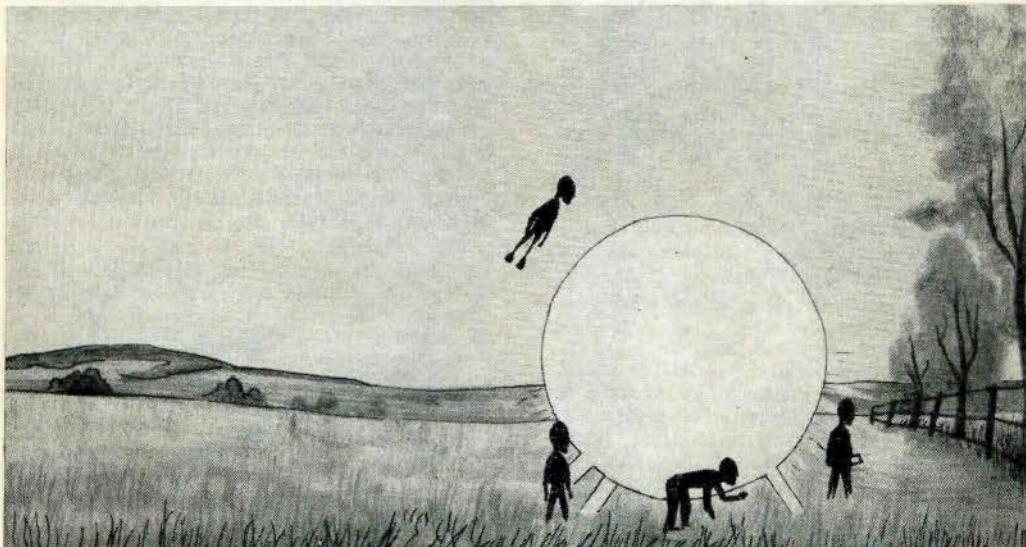
Possible que les particularités dessinées fussent effectivement des tuyères, mais elles pouvaient être également tout autre chose. Le flux ionisant qui sort d'un accélérateur de particules pourrait être pris pour une flamme gazeuse pâle et banale. Il n'en est rien.

Cela n'exclut pas que certaines soucoupes puissent disposer de deux systèmes de propulsion ou de sustentation, l'un qui serait mis en œuvre dans les basses couches de l'atmosphère et au voisinage du sol, l'autre qui intervendrait à une certaine altitude et correspondrait au vrai départ. Plus d'un témoignage suggère cette interprétation.

Du reste, si notre astronautique parvient à l'utilisation de la propulsion ionique, elle n'en devra pas moins, dans un premier temps, recourir à des réacteurs chimiques pour amener le véhicule dans les conditions spatiales où la propulsion ionique devient efficace.

RENCONTRE "DIABOLIQUE" SUR LE PLATEAU DE CUSSAC

par Joël MESNARD et Claude PAVY

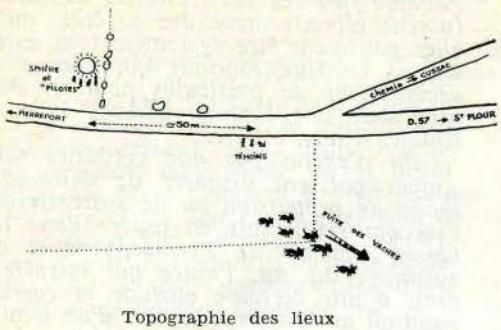


29 août 1967 — Sur les plateaux du Cantal, dans un décor de pâturages séparés par de petits murs de pierre et des rideaux d'arbres un minuscule village sur une colline : Cussac, à 20 km à l'O.-S.-O. de Saint-Flour. Il est 10 h 30. Dans un pré situé en bordure de la départementale 57, une dizaine de vaches paissent sous la garde de François Delpeuch, 13 ans et demi, et de sa sœur Anne-Marie, 9 ans, accompagnés de leur petit chien Médor. Le temps est beau, le ciel clair, un léger vent souffle de l'ouest.

Les vaches s'apprêtant à franchir un muret, François se lève pour les faire revenir, se retourne et aperçoit, de l'autre

côté de la route, ce qu'il croit tout d'abord être quatre enfants, derrière une haie, à une quarantaine de mètres. Il escalade quelques pierres pour mieux distinguer ces enfants qu'il ne reconnaît pas. Ils sont étranges : tout noirs de vêtement et de visage. François et Anne-Marie distinguent près d'eux, à moitié cachée par la haie, une grosse sphère extrêmement brillante, pénible à regarder tant elle étincelle.

L'un des petits êtres est baissé et paraît s'affairer à terre, tandis qu'un autre, tenant d'une main un objet réfléignant le soleil et que François compare à un miroir, agite ses mains semblant faire des

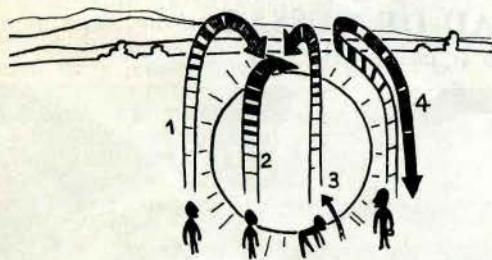


Topographie des lieux

signes à ses compagnons.

François s'écrie alors : « Vous venez jouer avec nous ? » A ce moment, les petits êtres qui ne paraissaient pas s'intéresser aux enfants, prennent conscience qu'ils sont observés.

Le premier (voir dessins) s'envole à la



EMBARQUEMENT DANS LA SPHERE

(1) Le premier personnage s'élève, bascule et entre, la tête la première, dans la sphère, imité (2) par le second ; le troisième se redresse (3) et en fait autant ; le quatrième s'élève puis redescend (4).

verticale et plonge, la tête la première, dans le haut de la sphère. Le second le suit de la même manière et le troisième, après s'être relevé, fait de même. Quant au quatrième, il s'élève mais, avant de plonger dans l'appareil, il redescend et paraît ramasser quelque chose (son « miroir », pense François), puis s'envole de nouveau et rattrape la sphère qui, pendant ce temps, avait commencé à monter en décrivant de petits cercles et se trouvait déjà à une quinzaine de mètres de hauteur. Il disparaît alors à l'intérieur de la même manière que ses prédécesseurs. En s'éllevant, la sphère émettait un sifflement doux et assez aigu, mêlé au bruit d'un souffle qu'aucun des enfants n'a ressenti.

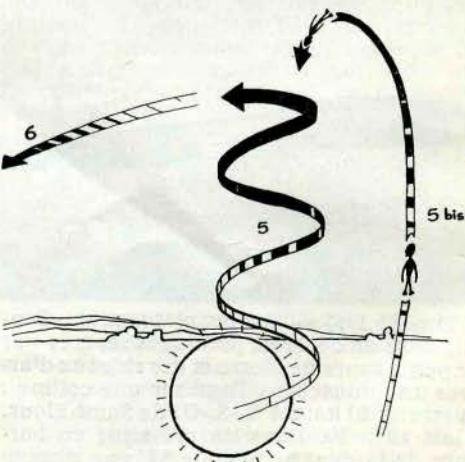
Elle décrit encore quelques cercles, en s'élargissant toujours, tandis que l'intensité de la lumière qu'elle irradie s'accroît fortement. Puis, le bruit disparaît et la sphère s'éloigne à toute allure en direction du nord-ouest.

En même temps, une odeur de soufre se répand et vient jusqu'aux enfants. Les vaches se mettent à beugler et à s'agiter. Vingt-cinq vaches, situées dans un pré voisin, à environ trois cents mètres de là, beuglent aussi et viennent se rassembler près de celles de François et d'Anne-Marie. Le chien Médor aboie après l'objet et voudrait le suivre.

Les enfants ne voient pas l'objet disparaître, car ils sont obligés de s'occuper des vaches, qui sont très agitées et qu'ils rentrent une demi-heure avant l'heure normale.

Les détails concernant l'objet sont pauvres. C'est une sphère parfaite, de deux mètres de diamètre environ, d'une couleur argent lumineux très brillant, éblouissant. François, qui porte des lunettes et doit avoir les yeux fragiles, aura les yeux larmoyants pendant le quart d'heure qui suivra l'apparition, et le matin, au réveil, pendant plusieurs jours de suite. Sa sœur, qui ne porte pas de lunettes, ne ressentira rien.

Sur cette sphère, aucun détail n'a été remarqué. Elle est parfaitement lisse, aucune inscription, aucune ouverture : les petits êtres paraissent passer au travers de la paroi. Le seul détail remarqué, c'est l'un des deux points par lesquels les récits des enfants diffèrent, l'a été par Anne-Marie : elle dit avoir vu sous l'engin un train d'atterrissement composé de 3 ou 4 bâquilles droites munies de patins circulaires de 10 cm de diamètre. François ne les a pas vues. Elles n'étaient plus visibles sous l'appareil en vol. Anne-Marie ne les a pas vues rentrer dans l'engin. A un moment, elles



DEPART DE LA SPHERE

(5) La sphère monte en spirale ; le quatrième personnage la dépasse lors de son ascension (5 bis) et pénètre à l'intérieur en basculant ; la sphère disparaît en direction du Plomb du Cantal (6).

étaient là, le moment d'après, elles n'y étaient plus. On peut penser que, l'appa-

eil s'élevant et l'intensité de sa lumière s'accroissant jusqu'à devenir insoutenable, les détails visibles de l'objet se sont noyés dans cette lumière violente, ce qui expliquerait que, déjà au départ, François, avec ses yeux fragiles, n'ait pu observer les bâquilles, l'engin étant, dès ce moment, très lumineux.

L'odeur de soufre s'est répandue lorsque l'objet a commencé à monter en spirale ou, plus exactement, en hélice. Le léger vent d'ouest correspondait à la direction objets-enfants. Les vaches se sont mises à beugler dès le départ de l'appareil. On notera qu'à une concentration suffisante, l'ozone présente une odeur pouvant être confondue avec celle du soufre — c'est-à-dire du gaz sulfureux — et qu'une odeur d'ozone a déjà été signalée dans quelques cas d'atterrissements.

Les détails concernant les petits êtres sont plus nombreux et intéressants. Ces êtres mesurent approximativement de 1 m à 1,20 m de haut. Ils n'ont pas tous la même taille. Le premier et le second (voir dessins) sont les plus petits, et le plus grand est le quatrième, celui qui tient un « miroir » en main. Ils sont « tout noirs », mais d'un aspect brillant que François compare à celui de la soie. Les enfants ne peuvent préciser si la couleur est celle de la peau des personnages ou celle d'une combinaison quelconque, car il n'y a aucune ligne de démarcation visible entre un vêtement possible et la tête des personnages, tête qui est nue. S'il s'agit d'un combinaison, celle-ci est parfaitement moulante.

Les proportions des membres ne s'accordent pas tout à fait avec les normes de notre espèce. Les bras sont un peu trop longs et fins (voir dessins). Les enfants n'ont pu distinguer ce qui aurait pu servir de mains. Les jambes sont courtes et fines. A l'encontre de ce qui s'est passé pour les « mains », les enfants ont pu observer les pieds du quatrième personnage, lorsqu'il a rattrapé la sphère qui commençait à s'élever. Selon l'expression des enfants, ils étaient « palmés » (voir dessin). Peut-être cet aspect était-il dû à la présence d'une chaussure quelconque.

Relativement au corps, la tête paraît de proportions normales, mais le crâne est pointu et le menton est également très accentué. Le nez aussi est pointu, et c'est le second point sur lequel les récits diffèrent. Anne-Marie est la seule à avoir vu ce nez, lorsque le quatrième personnage s'est envolé pour rattraper la sphère et s'est alors montré de profil. On peut penser que ce fut assez fugitif et que c'est la raison pour laquelle François ne l'a pas remarqué.

Le dernier point, très intéressant, est la « barbe » que, selon les enfants, portent ces personnages. Elle se trouve située de chaque côté de la tête et il y a aussi une petite touffe sous le menton. Les

enfants n'ont pu distinguer d'yeux dans les visages de ces petits êtres et ne leur ont pas vu d'oreilles.

Bien que ne paraissant avoir aucun appareil sur le dos, les personnages s'envolent néanmoins très facilement et rapidement. On peut penser qu'ils sont munis d'appareils similaires à ceux qu'évoque M. Jean Goupil dans son article sur les champs répulsifs (« Phénomènes Spatiaux » N° 11, p. 22), et miniaturisés, ou que ces phénomènes sont produits par l'appareil lumineux, sur un signal quelconque, ou encore par l'intermédiaire d'un cinquième comparse situé dans l'engin.

Nous sommes arrivés sur place pour enquêter sans avoir prévenu qui que ce soit. Les enfants ne nous attendaient donc pas et il est hors de question qu'ils aient pu réviser leur histoire. Nous nous sommes d'abord présentés à la gendarmerie, où l'on nous a courtoisement reçus et où on nous a confirmé ce que nous savions primitivement de cette affaire. C'est-à-dire ce que nous en avions appris par « Radio-Luxembourg » — qui nous avait très obligamment remis l'enregistrement d'une conversation téléphonique entre l'un de ses reporters et le père des enfants, au lendemain de l'incident —, et par l'article paru dans « Paris-Jour » du 2-3-9-67. En nous confirmant les grandes lignes de cette observation, dont nous avions eu connaissance par ces sources, les gendarmes nous ont précisé que les enquêteurs qui s'étaient rendus sur place le jour même vers 16 h avaient constaté l'existence d'une odeur de soufre. En outre, la gendarmerie et ses enquêteurs avaient, à l'époque, considéré l'affaire comme relativement sérieuse.

Nous nous sommes ensuite rendus à Cussac où nous avons trouvé la petite Anne-Marie, en compagnie de sa mère et d'un petit frère, André, qui nous ont très aimablement accueillis.

Nous avons interrogé Anne-Marie pendant une heure environ. Nous étions deux et nous posions des questions à tour de rôle, à jet continu, en revenant périodiquement sur les mêmes points mais avec des formulations différentes, de manière à essayer de faire l'enfant se couper. Il s'agit d'une enfant assez timide et, cependant, elle ne s'est jamais coupée.

Après cet interrogatoire, elle nous emmena chercher son frère François, qui travaillait aux champs avec son autre frère Raymond.

Nous revîmes avec François jusqu'au domicile de ses parents, en l'interrogeant comme nous avions interrogé sa sœur. Lui non plus ne s'est jamais coupé.

D'autre part, en les interrogeant ensemble, aussi bien sur les lieux de l'incident qu'au domicile de leurs parents, et en leur demandant de plus en plus de précisions,

nous n'avons pu remarquer aucun regard de connivence entre eux. Jamais ils ne parurent embarrassés par nos questions : ou ils avaient vu le détail demandé ou ils ne l'avaient pas vu. Par exemple, François nous a dit : « Depuis le premier jour, Anne-Marie dit qu'elle a vu des bêquilles sous l'objet, mais moi je ne les ai pas vues, alors je ne peux rien vous dire ! » A ce propos, d'ailleurs, il pense qu'elle a pris des branches des buissons de la haie pour des bêquilles.

D'autre part, nous avons su par les parents qu'Anne-Marie n'avait pu dormir les deux premières nuits qui suivirent l'observation et qu'ils avaient dû la prendre avec eux ; que François n'avait pu, lui non plus, dormir la première nuit ; et que M. Delcher, un habitant de Cussac qui était en train de remuer du foin dans son grenier, avait entendu le sifflement émis par la sphère en s'élevant. Nous avons su également par eux que les enfants étaient en pleurs quand ils sont



Claude Pavay et les enfants sur les lieux de l'atterrissement.

rentrés avec les vaches ; ce que les petits — peut-être par fierté — ne nous avaient pas dit.

Tout cela, il faut en convenir, plaide en leur faveur. D'autre part, s'ils avaient inventé cette histoire de toutes pièces, elle cadre si bien — mise à part cette odeur de soufre qui, à notre connaissance, est un fait nouveau dans l'histoire des soucoupes volantes — avec la structure générale du phénomène « soucoupe volante », avec ce que tant de gens disent avoir vu, qu'on pourrait presque la qualifier d'observation-type, et qu'il faudrait supposer que François et Anne-Marie avaient lu les publications spécialisées consacrées au sujet. Certes, nous sommes de plus en plus nombreux à nous intéresser à ces questions, mais la diffusion des revues qui en traitent reste très faible et nous doutons fort que les enfants d'un cultivateur du Cantal, de l'une des régions les moins peuplées de la France, aient pu avoir connaissance, par la voie d'une de ces revues, de tous les détails qu'ils nous ont fournis et qui nous étaient déjà plus ou moins connus.

Les parents ont indiqué que François est en quatrième et que c'est un enfant travailleur. Interrogé sur ses lectures, il nous donne des titres « Trésors de la poésie française », « Georges Sand », « Cha-

teaubriand », qui doivent correspondre à son programme d'études. D'autre part, il ne nous paraît pas avoir le genre d'imagination qui le porterait à inventer une pareille histoire et — mise à part la peur qu'il a ressentie sur le moment — il ne semble pas avoir saisi l'importance de tout ce qu'il a vu ni tout ce que cela peut impliquer. De toute manière, il resterait à expliquer le sifflement entendu Par M. Delcher, et la persistante odeur de soufre constatée par les gendarmes.

Tout ce qui précède n'a fait que nous confirmer dans l'impression, que nous avons eue tout au long de l'enquête, de nous trouver devant un cas passionnant et des plus sérieux, dont nous ne saurions trop souligner la signification et l'importance. Nous nous sommes rarement trouvés devant un témoignage dans lequel tant d'indications majeures se trouvent rassemblées et qui nous pose tant de problèmes. Des problèmes qui, pour la plupart, sont déjà connus, mais au sujet desquels nous ne pouvons hélas ! que nous perdre en conjectures.

On retrouve ici : le refus systématique du contact, même avec des enfants ; le mystère de la propulsion des engins — encore que, sur ce point, les articles de Jean Goupil, publiés dans les numéros 11, 12

et 14 de « Phénomènes Spatiaux », nous apportent peut-être un commencement de clarté; l'apparence humanoïde et plutôt troublante des personnages. Les questions concernant l'origine et les intentions de ces personnages restent, ici encore, sans réponse.

Nous remercions très vivement nos dévoués enquêteurs Joël Mesnard et Claude Pavy de ce remarquable rapport, en commentaire duquel nous aimerais présenter quelques réflexions personnelles.

Tout d'abord celle-ci, dont nous n'avons pas besoin de souligner l'importance philosophique et historique :

Chaque siècle interprète les faits pour lui insolites en termes de ses préoccupations et de ses conceptions dominantes, en fonction, aussi, de l'état de sa technologie, bref, en termes de sa « Weltanschauung ».

Si l'incident de Cussac était survenu au moyen âge, il n'aurait pas manqué de s'inscrire dans les annales de la démonologie. Rien n'y manquait pour cela : une boule lumineuse, des êtres noirs et capables de s'élever dans les airs, avec cette circonstance aggravante et décisive : l'odeur de soufre! Nous ne pensons pas qu'on pourra nous accuser d'exagération si nous disons qu'à l'époque, un représentant de l'Eglise aurait fort bien pu se rendre sur les lieux pour les exorciser et que ces lieux eussent pu ensuite passer pour maudits...

De nos jours, les « démons » font figure de pilotes extra-terrestres; la boule est considérée comme une machine volante, et l'odeur de soufre pourrait être, pense-ton, une odeur d'ozone qu'on n'aurait pas su reconnaître, et qui serait imputable à un phénomène d'ionisation électrique de l'atmosphère ambiante.

A la réflexion, il nous est d'ailleurs apparut que cette « odeur de soufre » n'était pas un fait absolument nouveau en la matière. Dans le compte rendu de l'incident de Flatwoods, où apparaît ce que l'on a appelé « le monstre de la Virginie de l'Ouest » (voir J. Guieu « Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde », pp. 243 à 245), il est question d'une odeur éccœurante et insupportable, sans autre précision. Mais, à propos d'un incident survenu le lendemain, 13 septembre 1952, dans la même région, à Sutton, le témoin, M. Georges Sniitowsky, parle d'une odeur « ressemblant à l'éther mêlé à du soufre brûlé » et dit avoir supposé « qu'une usine de soufre venait de brûler les résidus de sa production et que, le vent s'en mêlant, les fumées étaient poussées par là ».

En fait, le témoin devait découvrir que l'odeur émanait d'une sphère lumineuse dont allait sortir une créature qui, cette fois, était géante! (bulletin du G.E.P.A., Vol. 2 N° 1, janvier-février-mars 1964,

[pp. 1 à 4 : ce numéro est épuisé].

*
Les enfants de Cussac n'ont pas discerné d'ouverture dans la sphère, mais cette sphère n'était peut-être qu'une gaine de gaz ionisé et luminescent, enveloppant et masquant par l'intensité de sa lumière un objet solide présentant une ouverture réelle et banale. L'apparition d'un objet solide, par extinction d'une gaine lumineuse dont il était entouré, a déjà été observée, rappelons-le, à Boianai, par le R.P. Gill et ses élèves, le 21.6.1959 (bulletin du G.E.P.A. N° 1, année 1963, p. 18 : ce numéro est épuisé).

*
Ce qui est plus original et, nous semble-t-il, particulièrement digne d'attention, dans l'affaire de Cussac, c'est le processus de rentrée des petits êtres dans l'engin, qu'il fut en réalité sphérique ou non.

A propos d'une observation faite à Valensole, nous avons parlé de ces « pilotes » qui montaient et descendaient dans l'espace, comme des ludions dans un bocal, sans support apparent ou en « glissant sur des bandes de lumière » (« Phénomènes Spatiaux » N° 9, septembre 1966, pp. 14, 17 et 18).

Dans les deux cas mentionnés, lesdits « pilotes » évoluaient entre la partie inférieure de leur engin et le sol. A Cussac, c'est plus étonnant et original : ils pénétrèrent dans la sphère par la partie supérieure de celle-ci et en y plongeant, la tête la première!

C'est original, et peut-être significatif, car, lorsque Joël Mesnard a voulu représenter les trajectoires suivies par les petits personnages réintégrant leur sphère de cette manière insolite, il a été amené à tracer des lignes qui font singulièrement penser aux lignes de force d'un champ magnétique, champ magnétique que la sphère aurait pu engendrer si, à certains égards, elle avait été assimilable à une bobine toroïdale, associée, peut-être, à un dispositif de « canalisation » du champ magnétique, du type suggéré par Jean Goupil, opérant en direction du sol. Les personnages, grâce à quelque dispositif lié à leurs corps, auraient pu constituer l'élément mobile d'une sorte de « moteur linéaire ».

Est-ce à dire que le champ de force qui provoquait l'ascension et le retournement des petits êtres était effectivement un champ magnétique? Ce n'est pas certain, mais il semble que, quelle que fût sa nature, il avait, à l'instar du champ magnétique, une structure bipolaire car, comme le soulignait à juste titre Michel Troublé, dans l'article « A propos des détecteurs magnétiques de soucoupes volantes » qu'il écrivit avec nous (« Phénomènes Spatiaux » N° 12, juin 1967, p. 5), la structure bipolaire est, en un sens, caractéristique du champ magnétique, et nous ajouterons que cette structure est

responsable de la forme que prennent usuellement les lignes de force de ce champ.

Peut-être notre ami Jean Goupil trouvera-t-il, dans ce singulier processus de rentrée des petits êtres de Cussac, matière

à de fructueuses réflexions. En tout cas, si François et Anne-Marie avaient dû inventer ce processus de rentrée, ils auraient dû être dotés d'une imagination presque géniale.

R.F.

NOUVELLES OBSERVATIONS A EVILLERS

Dans le N° 12 de « Phénomènes Spatiaux », sous le titre « Rencontre nocturne à Evillers », nous avions relaté, avec le précieux concours de Charles Garreau, l'observation faite à Evillers, par M. Jean Tyrode, d'un objet lumineux qui avait survolé sa voiture et paraissait bien être une soucoupe volante.

Depuis, le nombre des observations insolites faites à Evillers s'est multiplié à telle enseigne qu'on en arrive à se demander si nombre d'entre elles n'ont pas une explication conventionnelle ou si, pour quelque mystérieuse raison, les parages d'Evillers ne seraient pas l'objet, de la part des soucoupes volantes, d'un intérêt spécial.

Deux des observations parvenues à notre connaissance nous ont particulièrement frappé : celle du 22.3.1968 et celle du 20.4.1968.

Nous nous réservons de parler ultérieurement de la première, qui s'est accompagnée d'un phénomène lumineux bien digne de notre attention, en nous bornant, dans ce bulletin-ci, à parler de la dernière.

Mais nous ne le ferons qu'assez brièvement et à titre provisoire. Non seulement parce que nous avons dû faire place à d'autres faits, mais encore parce que nous devons attendre les résultats d'une enquête que doit mener sur les lieux notre dévoué collaborateur Robert Roussel, reporter-photographe à « La Liberté de l'Est », qui a déjà fait pour nous la belle enquête que l'on sait sur « La route d'Attignéville » (« Phénomènes Spatiaux » N° 8, p. 25). Ajoutons que les manifestations et les grèves, qui n'ont pas encore cessé au moment où nous écrivons, nous ont isolé de nos collaborateurs et ne nous ont pas facilité la tâche.

Notre ami Jean Cerles, dont on sait quelle contribution éminente il a apportée à notre enquête sur l'affaire de Marliens (« Phénomènes Spatiaux » N° 13, p. 11), ne cesse de nous tenir au courant de tout ce qui se passe d'insolite dans la région dijonnaise et dans les régions avoisinantes. Il mérite nos remerciements les plus chaleureux.

C'est par lui que nous avons appris sur-le-champ — grâce à une dépêche ACP du 21 avril, 20 h 15, dont il nous a fait parvenir la minute — que 8 habitants d'Evillers avaient observé le 20 avril un mystérieux objet. Le lendemain, nous recevions

de lui une coupure de « L'Est Républicain » du 22.4.1968 portant, sous le titre *Dans le ciel d'Evillers* : « Un triangle équilatéral blanc bordé de rouge », un article où nous avons trouvé les informations les plus complètes que nous possédions sur l'incident. Nous allons en donner l'essentiel.

Le phénomène a été observé par 8 témoins répartis en deux groupes indépendants qui comptaient, le premier, six personnes et le second, deux.

A 20 h 45, les témoins du premier groupe aperçurent tout à coup, sortant ou semblant sortir d'une étoile située vers le sud-est et qui leur avait paru bizarre, « un objet dont la forme était exactement celle d'un triangle équilatéral, à base horizontale, égale aux deux tiers du diamètre de la Lune. Ce triangle était blanc, bordé de rouge (à l'image d'un panneau de signalisation). Il projetait une vive lumière et se déplaçait horizontalement au-dessus du bois, au lieu-dit « Faille ». Sa vitesse était de beaucoup inférieure à celle d'un avion. De plus, la lumière s'éteignait totalement et se rallumait environ toutes les quinze secondes. Le bois s'élevait, l'objet fut caché à la vue.

« Soudain, le même triangle réapparut au sommet des arbres, mais sous l'étoile sa lumière était toujours aussi vive, elle demeurait constamment allumée. Il remonta pour se placer à gauche de l'étoile, puis sembla disparaître dans celle-ci. L'observation durait alors depuis plus de cinq minutes.

« Après trente secondes environ, l'étoile sembla laisser échapper deux autres objets : l'un plus petit, analogue à une bille, partit rapidement vers le sud, où il disparut en moins d'une minute. L'autre avait l'aspect d'un disque ou d'un globe brillant, blanc, d'un diamètre d'environ la moitié de celui de la Lune. Sa lumière demeura constante. Il traversa le ciel assez lentement, paraissant haut, en direction de l'est, et disparut à l'horizon. Il était 21 heures.

« Le déplacement de ce globe a également été observé par deux autres témoins : Mme et Mlle R. Tyrode, qui ont donné les détails suivants :

« Le globe blanc-jaunâtre est repéré à l'est-sud-est assez haut. Il est accompagné d'un très petit disque extrêmement lumineux, paraissant plus élevé. Ce petit

disque se dirige très rapidement vers le sud-est. Le globe s'en éloigne en se dirigeant horizontalement vers l'est. Soudain, presque à l'est, il descend suivant un angle d'environ 140 degrés avec sa trajectoire. Au cours de sa descente, le globe effectue un recul net puis poursuit sa route. Il est alors bas sur l'horizon.
« A ce moment, il marque un temps d'arrêt puis s'éloigne vers le nord-est, horizontalement.

« Des renseignements fournis par les deux groupes de témoins, (...) il ressort qu'il s'agit bien du même objet vu sous des angles différents. D'autre part, aucun engin terrestre ne serait susceptible d'effectuer de telles manœuvres et le phénomène a été vu de très près par les deux groupes de témoins... »

« ... D'autre part, les appareils de détection ont signalé et enregistré le passage d'un « OVNI » avant 21 heures. »

Nous avons su par Jean Cerles, faisant état d'une conversation téléphonique entre Charles Garreau et M. Tyrode, que ces « appareils de détection » étaient des détecteurs magnétiques.

Assurément les phénomènes observés paraissent fort peu banals. Mais, à l'occasion de lancements effectués de la base de Salto di Quirra (Sardaigne), nous avons appris (« Phénomènes Spatiaux » N° 6, pp. 24 et 25) que des engins expérimentaux pouvaient lancer en vol des engins secondaires et, surtout, nous nous méfions beaucoup, et à juste titre, des objets triangulaires qui se sont trop souvent révélés être des ballons-sondes tétraédriques. Aussi, nous avons informé des observations faites le 20.4.1968 à Evillers le technicien du centre de lancement d'Aire-sur-l'Adour avec lequel nous sommes en rapport.

Nous extrayons les lignes suivantes de la réponse qu'il nous a adressée :

« ... Je me suis occupé du cas d'Evillers que vous me soumettez. Je peux vous dire tout de suite qu'il n'y a pas eu de lancement, à Aire, le 20 avril 1968, ni la veille. Le plus proche, dans le temps, remonte au 18 avril. Il ne serait pas impossible qu'une enveloppe ait pu tenir l'air pendant plus de 48 heures; mais alors il serait peu probable qu'on ne la retrouve pas plus loin qu'en France. En outre, cette enveloppe aurait été certainement

dégonflée au point de n'avoir plus la forme tétraédrique, donc l'aspect triangulaire.

« Non, je ne pense pas que l'objet aperçu provienne d'Aire. Mais... il n'y a pas que nous qui lancions des ballons. L'observation a été faite au crépuscule. Si je ne me trompe, la haute atmosphère était encore éclairée à cette heure (je n'ai pas d'éphémérides sous la main). Evidemment, tout objet « banal », même de petite dimension, qui évolue à haute altitude à ce moment paraît vivement éclairé. Le fait qu'il clignote peut provenir d'une rotation de l'objet sur lui-même. Vous me direz qu'il ne doit pas y avoir tellelement d'objets banals en l'air. Hélas! je crains bien que nous n'allions vers un encombrement du ciel. Même si vous arrivez à connaître tous ceux qui se livrent aux lancements de ballons, gros ou petits, en France et partout dans le monde, il y aura toujours les militaires qui ne vous diront rien... »

On le voit, il semble des moins probables qu'un ballon tétraédrique lancé d'Aire-sur-l'Adour ait pu se trouver le 20 avril au-dessus d'Evillers mais, comme le dit fort bien notre correspondant, que nous remercions très vivement de sa pertinente collaboration, cette indication n'a malheureusement pas une valeur décisive. Elle tend seulement à confirmer le caractère insolite de l'observation d'Evillers.

Nous arrêtons là, pour le moment, notre commentaire sur cette observation.

Ajoutons que M. Chapoulaud a eu l'obligeance de nous adresser une coupure de « La Nouvelle République du Centre Ouest » du 25.4.1968, par laquelle nous avons appris qu'à Richelieu (37, Indre-et-Loire) MM. Martial Godard et Cailler ont aperçu, dans la soirée du 20.4.1968 — celle de l'observation d'Evillers —, volant à haute altitude, un objet insolite triangulaire dont le pourtour était d'un blanc éclatant.

S'agissait-il d'un ballon?

L'observation d'Evillers du 20.4.68 a été également signalée dans « L'Aurore » du 23.4.68 et dans « Le Progrès » des 21 et 22.4.68. Réitérant nos remerciements à Jean Cerles, nous disons aussi notre gratitude à MM. J. Bryon, M. Cattet, G. Chapoulaud, G. Chautard, A. Fouché, P. Lacombe et H. Matte, ainsi qu'à un correspondant qui nous a écrit de Montbéliard en oubliant de marquer son nom sur la coupure qu'il nous a adressée.

NOUVELLES D'ARGENTINE

Nous avons reçu de notre ami le R.P. Reyna une lettre de Buenos Aires, datée du 14 mai 1968, dans laquelle il nous signale deux observations faites : l'une en Argentine, le 30.10.1967; l'autre au Chili, le 5.5.1968.

De l'observation chilienne, le R.P. nous donne le résumé suivant :

« Les savants de l'observatoire El Infierillo, à 4 320 m d'altitude, ont observé le 5 de ce mois d'étranges phénomènes spatiaux dans la Cordillère des Andes et les ont enregistrés photographiquement. Cet observatoire de radiations cosmiques nota la présence de ces phénomènes pendant une demi-heure, à 60 km à l'ouest de la capitale chilienne et détecta le dépla-

cement de deux foyers lumineux jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent l'un au-dessous de l'autre. Les sources lumineuses étaient des corps matériels (« *fisicos* ») et le Pr Gabriel Alvial, directeur de l'observatoire a déclaré : « Nous n'avons pas trouvé d'explication à ces phénomènes. »

Ceux de nos lecteurs qui ont eu connaissance de l'information parue, sous le titre « Des savants affirment : les soucoupes sont des engins extra-terrestres », dans le N° 5 de « Phénomènes Spatiaux », p. 48, savent que le Pr Gabriel Alvial est au nombre des hommes de science qui sont convaincus de la réalité des soucoupes volantes.

L'observation argentine du 30.10.1967 a eu pour témoin M. Luis Ferro qui a créé à San Miguel cet observatoire privé, l'observatoire « Adhara », dont le R.P. Reyna est le directeur. M. Luis Ferro, qui a construit de ses mains les télescopes de l'observatoire « Adhara », est en même temps un prestigieux observateur, auquel des observatoires étrangers, dont celui du Mont Palomar, ont rendu hommage, et qui, tirant un parti exceptionnel des ins-

truments modestes dont il dispose, a récemment découvert une comète, découverte confirmée hors des frontières de l'Argentine.

Ce que M. Luis Ferro a vu le 30.10.1967 il l'a photographié, et nous devons à l'obligeance de notre dévoué ami, le R.P. Reyna, de pouvoir reproduire au dos de notre couverture le cliché des objets insolites qui se sont manifestés dans le ciel de San Miguel. Au dos de l'épreuve qu'il nous a fait parvenir, le R.P. Reyna a porté des indications dont voici la traduction :

« Passage de deux O.V.N.I. le 30.10.1967 à 0 h 35, photographiés par M. Luis Ferro à l'observatoire « Adhara ». Temps de pose : 2 secondes. On a vu deux objets mais la plaque en a enregistré 5 qui, avec de fortes amplifications, se voient parfaitement. »

Cet écart entre le nombre d'objets vus et le nombre d'objets photographiés — qui donne à penser que la plaque photographique était plus sensible que l'œil humain à la lumière émise par les objets — est digne d'attention.

OUVRAGES SIGNALÉS

En dehors ou en rappel de celles mentionnées dans le corps de ce bulletin nous signalons les publications suivantes :

1) Ouvrages traitant des soucoupes volantes :

- Michel Carrouges, *Les apparitions de Martiens*, Fayard, 1963, 13,75 F.
Frank Edwards, *Les soucoupes volantes, affaire sérieuse*, Robert Laffont, 1967, 17 F.
Aimé Michel, *A propos des soucoupes volantes*, Collection « Présence PLANÈTE », 4^e édition augmentée avec postface de l'auteur, octobre 1967, 18 F.
Jacques et Janine Vallée, *Les phénomènes insolites de l'espace*, La Table Ronde, 1967, 20 F.
Professor Flavio A. Pereira, *O livro vermelho dos discos voadores*, Edições Florença Ltda, Avenida Ipiranga, 200/28°/conj. 2807, São Paulo, Brésil.
Antonio Ribera, *El gran enigma de los platillos volantes*, Editorial Pomaire, Av. Infanta Carlota 157, Barcelona, 1966, 225 pesetas.
Coral Lorenzen, *Flying Saucers*, Signet Book N° T 3058, Signet Book, edit., 1301 Av. of the Americas, New York, N.Y. 10019, USA, (75 c).
Paul Thomas, *Flying Saucers Through The Ages*, Neville Spearman Ltd, London W1 (21 sh.). Cet ouvrage est la version anglaise du livre « Les Extra-terrestres » paru chez Plon en 1962.
Jacques et Janine Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, Ace Books, 1120 Av. of the Americas, New York, N.Y. 10036, USA (60 c).
Jacques et Janine Vallée, *Challenge to science - The UFO enigma*, Henry Regnery, 114 West Illinois Street, Chicago, Illinois, 60610 USA, 1966, 5,95 \$.
John Fuller, *Incident at Exeter*, G.P. Putnam's Sons, 200 Madison Avenue, New York, N.Y. 10016, USA, 1966, 5,95 \$.
John Fuller, *The interrupted journey*, The Dial Press, 750 Third Avenue, New York, N.Y. 10017, USA, 1966, 5,95 \$.
L. Jérôme Stanton, *Flying Saucers : Hoax or Reality*, Belmont Productions Inc., 1116 1st Avenue, New York, N.Y. (50 c) — ouvrage signalé par le Dr James E. McDonald.

2) Ouvrages de documentation :

- UFO Evidence*, N.I.C.A.P., 1536 Connecticut Avenue, N.W. Washington D.C., 20036, USA, 5 \$.
The Reference for outstanding UFO sighting reports, UFO Information Retrieval Center Inc., P.O. Box 57, Riderwood, Maryland 21139, USA, 5,95 \$.

3) Numéros spéciaux :

- The Humanoids*, Flying Saucers Review, Oct.-Nov. 1966, 21 Cecil Court, Charing Cross Road, London, W.C. 2, 12 sh. ou 1,75 \$.
Flying Saucers, Look, 488 Madison Avenue, New York, N.Y. 10022, USA, 1,00 \$

4) Articles :

- La question des soucoupes volantes*, dans « *Spoutnik* » N° 7, décembre 1967, La Librairie Parisienne, 43, rue de Dunkerque, Paris (2,50 F).
Soucoupes volantes, par Georges Marey, dans « Forces Aériennes Françaises », N° 245, mars 1968, Comité d'Etudes Aéronautiques Militaires, 5, place Joffre, Paris 7^e, (3,50 F).

BIENTOT LES SOUCES

A Boulogne on est

UNE HISTOIRE TOUTE SIMPLE

L'histoire du C.E.P.S. est aussi simple qui a amené M. Claude Plessis à le former.

M. Plessis est commerçant à Boulogne, gérant d'une mercerie, rue Thiers, et honorablement connu de toute la population.

En 1941, M. Plessis avait 11 ans. Ses parents avaient cherché à éviter les bombardements et s'en étaient allés sous des cieux plus cléments. Ceux de Fougères plus précisément.

Les soucoupes volantes y remplaçaient les super-forter-

lement de deux choses matérielles presque palpables qui avançaient par petites saccades suivant une ligne brisée mais dans une direction donnée.

Claude Plessis, à une époque où les enfants de son âge, guettaient le ciel en craignant les escadrilles ennemis, scruta sans cesse l'horizon dans l'espoir de découvrir d'autres engins analogues, mais ses observations sont toujours restées sans résultat.

« Vous pouvez d'ailleurs le publier, nous dit-il, je ne crains

nais était traversé à son tour, par des objets célestes, des M.O.C. (Mystérieux Objets Célestes) qui ont été vus par d'honorables commerçants qui n'ont pas recherché leur publicité et qui ne passent pas pour des plaisantins.

Ces objets ont été également remarqués par les gendarmes de Neufchâtel, gens sérieux s'il en est entre tous.

LE C.E.P.S.

Le C.E.P.S. ou Cercle d'Etude des Phénomènes Spaciaux, est né des discussions amicales que M. Plessis aime entretenir avec ceux qui aiment d'écouter.

Nous avons vécu en sa compagnie quelques instants que nous eussions volontiers prolongé, car s'il n'a pas tenté de nous convaincre, il a su employer le mot précis et juste qui convenait aux profanes que nous étions, pour nous faire toucher du doigt le problème que ces énigmes posent et nous donner le goût d'en savoir davantage.

Le cercle s'est donc formé grâce à son impulsion et grâce à l'impulsion de personnes sensées et appréciées de tous à Boulogne : Mme Brebion, des Ets Philips, rue Faidherbe ; M. Messager, commerçant, Grand-Rue ; M. Macquet, étudiant en chimie biologie végétale à La Capelle ; M. Merlin, architecte ; M. Lacroix, secrétaire de Lycée, etc...

Le président a volontairement été choisi parmi les plus jeunes. Il s'agit en fait de M. Macquet, ce jeune étudiant de 22 ans qui, tout en poursuivant ses études à la Faculté d'Amiens, consacre ses instants de loisirs à l'étude des phénomènes inexpliqués.

M. Plessis occupe les fonctions de conseiller technique et après l'avoir quitté, nous étions persuadés qu'il ne pouvait y avoir meilleur choix.

Actuellement le C.E.R.S. Boulonnais en est à ses premiers balbutiements, à ses pre-



Claude Plessis, conseiller technique du cercle, derrière l'étonnante documentation qu'il rassemble depuis des années.

resses. Un matin de juin, le jeune Plessis se promenait avec une dizaine de garnements de son âge quand son attention fut attirée par des objets inhabituels dans le ciel...

La, au-dessus de la forêt, près de la chapelle, deux barres lumineuses rectilignes, telles des allumettes brillaient d'or dans un ciel d'azur.

Aucun rapport avec des traces de condensation laissées par des avions. Aucun rapport avec les V 1. Il s'agissait réel-

pas le ridicule puisque je sais que ce que j'ai vu est vrai et que je crois dans la parole d'observateurs dont on ne peut mettre en doute l'honorabilité ».

En 1947, un pilote civil, Kenneth Arnold, de l'aviation américaine, remarquait lui aussi une escadrille d'objets identiques dans le ciel des Etats-Unis.

Les cas ne manquent pas et l'on se souvient même que très dernièrement le ciel boulon-

Etat-Civil

Naissances. — Laurence — La-mesch-Joly, 61, rue de la Paix ; Isabelle Leroy, Pinguerie, 99 Grande-Rue ; Isabelle Paillar Delarie, 2, rue Flanaut. — Marc



AVRIL 1970

NORD-MATIN

BOULOGNE - BO

OUUPES VOLANTES? paré pour les recevoir

miers pas et M. Plessis fait appel à tous ceux qui auraient pu constater des phénomènes spaciaux, pour qu'ils aient la simplicité de venir les lui narrer.

Ils sont assurés d'une part qu'ils trouveront en lui un au-

diteur intéressé, attentif, voire passionné, que d'autre part, ils ne risquent pas d'être tournés en dérision puisqu'ils prêcheront à un converti et qu'enfin ils auront certainement apporté une aide précieuse à ceux

qui, par amour de la recherche du pourquoi et du comment, essaient de trouver des explications scientifiques à des sujets dont beaucoup se raillent de peur d'avouer leur ignorance.

Les faibles moyens pécuniaires du jeune cercle ne permettent pas une organisation matérielle bien étoffée. Néanmoins, M. Plessis dispose outre de deux cantines pleines de documentation et de livres rares allemands, anglais, américains, français comme « La propulsion des soucoupes volantes par action directe sur les atomes », du lieutenant pilote Plantier (brochure devenue introuvable), de quelques paires de jumelles puissantes, etc...

Avec la maturité, le Cercle acquerra des appareils d'optique indispensables ainsi que tous les ustensiles nécessaires dont la portée échappe aux néophytes que nous sommes.

(A SUIVRE).

G. L.

Une reproduction américaine de ce que « serait » une soucoupe volante.
(Photos « Nord-Matin »).

